

№ 105

~~LS~~









№ 105

XI. 1902 (11469).

LA
LÉGENDE ÉGYPTIENNE

DE

BONAPARTE

PAR

Victor CHAUVIN

MEMBRE CORRESPONDANT

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES
DU HAINAUT.

MONS

IMPRIMERIE DEQUESNE-MASQUILLIER & FILS

1902



LA
LÉGENDE ÉGYPTIENNE

DE

BONAPARTE

PAR

Victor CHAUVIN

MEMBRE CORRESPONDANT

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES
DU HAINAUT.

MONS

IMPRIMERIE DEQUESNE-MASQUILLIER & FILS

1902



*Extrait des "Mémoires et Publications de la Société des Sciences,
des Arts et des Lettres du Hainaut",
6^e série, t. IV.*



Bibliothek der
Deutschen
Morgenländischen
Gesellschaft

6. Zu Ae 96. Értekezések a nyelv- és széptudományok köréből.
Szerkeszti Gyula Pál. XVII. kötet. 3. 4. 5. szám. Budapest 1899. 1900.



I. — INTRODUCTION.

I.

Si, quand on étudie l'expédition des Français en Égypte, on parvient à faire abstraction des questions de droit et de justice pour ne s'occuper que des faits, il faut bien reconnaître qu'elle nous présente un spectacle digne d'admiration.

Une poignée d'hommes héroïques, guidée par un génie que favorisent, en même temps, des chances extraordinaires, s'en va au loin conquérir un pays tout plein de merveilles. D'éclatants triomphes, des désastres inouïs, les horreurs sans nom de la campagne de Syrie, c'est là toute une épopée qui mériterait de trouver son Homère et qui a déjà donné naissance à une légende en Égypte.

Du moins, tout le monde sait qu'il y a une légende égyptienne de Bonaparte, et chacun répète que, racontée encore au fond des déserts les plus sauvages, elle arrache aux auditeurs des cris d'admiration et d'enthousiasme.

Mais, chose curieuse, personne ne semble connaître l'ensemble de cette légende, et tous ceux qui en parlent n'en donnent que des fragments, souvent bien insignifiants.

Il ne serait donc pas sans intérêt de rassembler et de mettre bout à bout tous ces morceaux et, autant que le permet la connaissance que l'on peut avoir actuellement des sources, de reconstituer la légende entière.

C'est ce que nous avons tenté de faire, et, comme on le verra, le résultat auquel nous sommes arrivé est assez étonnant. Au lieu d'une sorte d'épopée populaire retraçant en

traits poétiques les grandes actions de Bonaparte et de son armée, nous trouvons une histoire généralement banale quand elle n'est pas ridicule.

L'avenir fera probablement découvrir d'autres traces encore de la légende et peut-être aura-t-on alors cette épopée dont on aime à admettre l'existence. En attendant, il ne sera pas superflu de se demander pour quelles causes la légende, telle que nous pouvons la connaître actuellement, n'est ni plus riche ni plus caractéristique.

II.

Et tout d'abord on pourrait soupçonner que les Orientaux n'ont plus cette imagination qui, de tout temps, les a distingués et qui leur a fait créer tant de ravissantes ou de grandioses fictions.

Mais l'on se tromperait fort et de nombreux exemples prouvent qu'ils ont encore l'habitude de transformer les événements en se les expliquant par les rêves de leur esprit.

Surtout s'il s'agit de quelque personnage dont les aventures romanesques attirent l'attention. Quand la nièce de l'illustre Pitt, Lady Hester Stanhope, se trouva dépouillée à la mort de son oncle de l'influence extraordinaire qu'elle avait exercée jusqu'alors et qu'elle fut réduite à vivre d'une pension trop modeste pour ses besoins, elle se rendit en Orient et s'établit en Syrie au milieu de populations et de gouvernements qui s'entre-combattaient et lui étaient hostiles. Là, par le prestige que lui donnait son audace qui la portait à braver sans crainte les plus puissants, par son inépuisable charité pour les pauvres et les faibles persécutés, par ses idées mystiques et la magie de quelques pratiques mystérieuses, elle s'empara des imaginations et se fit même couronner reine de Palmyre par les Bédouins du désert¹.

¹ Sur Lady Hester Stanhope, voir *Revue britannique*, 1827, t. XI, pp. 309-311 ; 1829, t. XXV, pp. 132-139 ; 1845, t. XXIX, pp. 85-137; 1862,

Comment s'étonner que la légende se soit emparée de cette existence romanesque ? Aussi ne manqua-t-elle pas de faire son œuvre.

« L'on raconte, dit Buckingham, que quand la fille du sultan (Bint-es-Sultan ou Bint-el-Melk, car c'est ainsi que les Arabes désignent lady Hester) fit sa première visite à Damas, tous les habitants de la ville coururent au-devant d'elle, les hommes pour rendre hommage à un être qu'ils regardaient comme insensé ou inspiré de Dieu, les femmes pour regarder cette femme avec un mauvais œil, et détourner de leurs maris la fascination que, suivant elles, la belle infidèle dévoilée pourrait exercer sur eux ; et quand la fille du sultan, continuait la femme druse qui me faisait ce récit, vint voir le pacha dans son divan, et qu'il la fit asseoir à sa main droite, chacun, hormis lui, se leva pour la recevoir, et devant elle était un messenger chargé des présents les plus somptueux de toutes les contrées lointaines de l'Inde et du Sind, avec des parfums délicieux. Puis, quand ces présents furent déposés aux pieds du pacha, la belle infidèle tira de dessous sa robe un gobelet d'or pur massif, étincelant de diamants, de rubis et d'émeraudes, et rempli jusqu'aux bords des plus précieuses perles qu'égalait toutefois la blancheur de sa main...

» Un autre exemple de cette exagération, c'est ce que me raconta un Arabe du désert sur la visite de lady Stanhope à Palmyre. Dès qu'il fut connu dans le désert, disait-il, que la princesse avait l'intention de venir à Tadmor (Palmyre), toutes les tribus furent en mouvement, la guerre se changea en une paix générale, et chaque scheikh se disputait l'honneur de conduire l'escorte. Partout où elle passait, les sables arides

t. iv, pp. 129-140. — PH. CHASLES, *Revue des Deux Mondes*, 1845, t. III, pp. 472-498, (édit. belge). — E. PARISSET, *Revue politique et littéraire*, 1900, t. II, pp. 83-90. — LAMARTINE, *Voyage en Orient*, t. I, pp. 191-217 ; cf. *Revue britannique*, 1862, t. IV, pp. 140-142. — PERRIER, *La Syrie sous le gouvernement de Méhémet-Ali*, Paris, 1842, pp. 412-414. — MARCELLUS, *Voyage en Orient*, t. II, pp. 7-34.



du désert devenaient des plaines verdoyantes, les rochers brûlés se changeaient en sources limpides, de riches tapis de gazon la recevaient partout où elle voulait faire halte, et les arbres sous lesquels on dressait les tentes s'élargissaient en tous sens pour donner plus d'ombre. Quand elle arriva à la ville brisée (les ruines), on la conduisit au plus grand de tous les palais (le temple du Soleil), et là on ceignit ses tempes d'or et de bijoux, et tous les peuples lui rendirent hommage comme à une reine, en courbant le front dans la poussière. En ce jour, Tadmor était plus riche que Scham (Damas) et plus peuplée que Stamboul (Constantinople)'. »

Un héros moderne, Garibaldi, a vu aussi ses hauts faits transformés par l'imagination populaire. « Le voyageur allemand, le baron de Maltzan qui, sous l'habit d'un pèlerin mahométan d'Alger, osa visiter les lieux saints de l'Islam, avait eu l'occasion d'entendre à la Mecque une conversation entre pèlerins sur les derniers événements d'Europe. Il était question là du héros Kalliwali qui débarqua de force sur une île garnie de canons ennemis ; les canons avaient fait tomber sur lui une pluie de boulets, mais il les avait pris tout seul, et mis en fuite les ennemis par son aspect terrible. Les uns croyaient que ce n'était pas un homme, à vrai dire, mais un terrible Djinn, ou mauvais esprit, qui prenait seulement de temps en temps le corps d'un homme, pour remplir sur terre quelque tâche mystérieuse. D'autres, au contraire, prétendaient avoir appris de la bouche de témoins oculaires que Kalliwali était à la vérité un homme, mais si laid et si horrible à voir, qu'il mettait en fuite les ennemis par sa seule apparition. Il avait une barbe rouge qui descendait jusqu'à terre ; sa bouche était terriblement grande et garnie de dents

¹ *Bibliothèque universelle des voyages*, par ALBERT-MONTÉMONT, tome xxxii, Paris, 1835. BUCKINGHAM, *Voyage parmi les tribus arabes qui habitent à l'est de la Syrie et de la Palestine*, pp. 446-447.

semblables à des défenses de sanglier. Sa taille était gigantesque. Aucun homme ne pouvait atteindre sa tête avec la pointe de l'épée et la main étendue. Il portait une chemise rouge qui, tous les jours, était trempée dans le sang de ses ennemis et tenait de là sa couleur. Cette chemise sanglante faisait l'effroi des ennemis ; sa seule vue suffisait pour les terrifier, ils se représentaient aussitôt le sort terrible que leur préparerait l'homme de sang s'ils tombaient entre ses mains. Un monstre de cette espèce n'avait pas besoin d'armes, parce que personne ne pouvait supporter sa vue. Ses yeux ressemblaient à des flammes dévorantes, ses sourcils aux soies d'un sanglier. Il se nourrissait de la chair de petits enfants, et il n'y avait point d'horreur qu'on ne l'eût vu commettre¹. »

Mais c'est surtout quand le sentiment national est en jeu que se créent les légendes. Les Algériens, qui aimeraient à retrouver dans le monde des fictions un pouvoir qu'ils n'ont plus en réalité, racontent qu'un de leurs saints religieux avait demandé qu'on arrêtât un train où il se trouvait pour lui donner le temps de faire ainsi sa prière. Comme on refusait de lui obéir, il força lui-même, par ses vertus surnaturelles, la locomotive à ne pas bouger qu'il n'eût achevé ses dévotions². Cela se raconte et, surtout, on le croit.

De même, les Turcs se sont consolés des humiliations de la guerre de Crimée en se donnant un beau rôle de supériorité. « On se racontait, dans les cafés, dans les réunions, dans les bureaux, lors de la guerre de Crimée, que les

¹ MALTZAN, *Wallfahrt nach Mekka*, Leipzig, 1865, t. II, pp. 134 et suiv. Nous empruntons le passage à un savant travail de MANNHARDT, traduit dans *Méhusine*, t. I, pp. 561-570, et intitulé : *Formation de mythes dans les temps modernes*. Le passage que nous reproduisons est à la page 569.

² ACHILLE ROBERT, *Une légende arabe en formation*. *Revue des traditions populaires*, t. XI, pp. 316-318.

Anglais, les Français, les Italiens et les Autrichiens, voulant constater les progrès de leurs armées dans l'art militaire, avaient prié le sultan de leur permettre de livrer des combats sur son territoire et sur celui de la Russie, et de les soumettre à l'approbation de ses généraux. Quoique le sultan eût horreur que l'on versât du sang, il daigna exaucer leur humble prière. Il ordonna à ses troupes de marcher et de se battre pour l'exemple, de concert avec les armées de l'Occident ; mais dès que le sultan l'avait désiré, la guerre s'était terminée¹. »

III.

Comment d'ailleurs s'étonner que des légendes se forment chez les peuples orientaux, dont l'ignorance, surtout en fait de lois naturelles, ne peut que favoriser l'imagination désordonnée, quand, de nos jours et sous nos yeux, chez des peuples qu'on peut croire de sens plus rassis, on voit se produire le même phénomène ? On pourrait citer d'innombrables exemples ; à ceux que donne Mannhardt² il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres. Ainsi, par exemple, en Pologne les gens du peuple croient encore que Napoléon a sérieusement songé à rendre l'indépendance à leur patrie et le divinisent presque³.

Ainsi encore, pour ne plus citer qu'un exemple bien digne d'attention, on sait que tous les personnages des *Promessi sposi* de Manzoni sont de l'invention du romancier et n'ont jamais vécu que dans son imagination. Or, le peuple leur a donné une vie plus intense encore : Manzoni quitta un jour sa résidence de Lecco pour se fixer ailleurs. Il eut l'occasion

¹ WANDA, *Souvenirs anecdotiques sur la Turquie*. Paris, 1884, pp. 60-61.

² *Mélusine*, loc. cit.

³ *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, t. x, pp. 280-284. — Cfr. *Revue des traditions populaires*, t. ix, p. 528.

d'y revenir plus tard, et des gens du pays, qui ne le connaissaient pas, lui montrèrent les lieux où se jouent les scènes du roman, lui assurant que les personnages qu'il a créés sont historiques et ont vraiment vécu¹.

II. — LES FAITS ET GESTES DE BONAPARTE EN ÉGYPTE.

I.

Ce n'est donc pas faute de disposition au merveilleux que les Égyptiens n'ont pas créé autour du nom de Bonaparte une légende poétique. Mais c'est encore moins la faute du héros.

D'une part, en effet, il fit des choses stupéfiantes et de nature à frapper les esprits : nul ne songera à le contester et il est bien inutile de raconter ici les péripéties émouvantes de l'expédition d'Égypte.

D'autre part, il employa tous les moyens possibles pour éveiller l'imagination. Ces moyens, un seul mot suffit pour les caractériser : celui de charlatanisme. Et qu'on ne se récrie pas ! C'est Napoléon lui-même, qui, à Sainte-Hélène, repassant ses souvenirs d'Égypte, disait, en parlant de ses proclamations : « C'était du charlatanisme, mais du plus haut² ». Et ses partisans les plus fanatiques ont enregistré cette parole sans

¹ *Deutsche Rundschau*, avril 1900, pp. 83-84.

² *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte DE LAS CASES, Paris, Ernest Bourdin, 1842, t. I, p. 468.

y trouver autre chose qu'une nouvelle raison de l'admirer¹.
" C'est par tous ces moyens, dit Thiers, que le jeune général, aussi profond politique que grand capitaine, parvenait à s'attacher l'esprit du pays² ».

Et ces moyens étaient nombreux. On tâcha de faire croire que Bonaparte était mahométan ou allait le devenir ; on répandit dans le peuple des poésies en son honneur ; on essaya d'éblouir les simples par des fêtes magnifiques ou par les merveilles de la science. Avec quel succès, c'est ce que nous allons examiner.

II.

Au point de vue religieux, la vraie façon de gagner les cœurs eût été de tout mettre en œuvre pour faire comprendre aux musulmans, par des paroles et des actes, qu'on respectait sincèrement leur religion. Aller au-delà, c'était risquer d'exciter les défiances de tous et de se rendre ridicule par des jongleries³.

Bonaparte lui-même semblait l'avoir compris d'abord. Dans la proclamation qu'il adressa le 30 juin 1798 à ses soldats sur la flotte en vue d'Alexandrie, il ne leur parle que de tolérance. " Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahomé-

¹ A.-C. THIBAUDEAU, *Histoire Générale de Napoléon Bonaparte. Guerre d'Égypte*. Tome second, Paris, 1828, p. 77.

² A. THIERS, *Histoire de la Révolution française*. Liège, C. Lebeau Ouwerx, 1829, t. x, p. 102.

M. SÉBILLOT, *Revue des traditions populaires*, t. vi, p. 385, les qualifie avec raison de " moyens de théâtre qui réussirent si bien à celui que Pie VII appelait *commediante, tragediante* ».

³ Ainsi en juge aussi M. LOCKROY, *Ahmed le boucher*, Paris, 1888, pp. 216 et suiv.

C'est la *Biographie universelle* de MICHAUD qui emploie le mot de jongleries.

tans ; leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète*. Ne les contredites pas ; agissez avec eux comme vous avez agi avec les Juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques ; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ' ».

En réalité, dès l'abord, Bonaparte avait une tout autre idée. Débarqué à Alexandrie, il y fit répandre une proclamation qui avait été imprimée en mer par Marcel² et dont les déclarations méritent d'être reproduites ici.

« Depuis trop longtemps les beys qui gouvernent l'Égypte, insultent à la nation française et couvrent ses négociants d'avaries : l'heure de leur châtement est arrivée. Depuis trop longtemps ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et la Géorgie, tyrannise la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finit.

» Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion ; ne le croyez pas : répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mamloucs, Dieu, son prophète et l'Alcoran.

¹ *Conquêtes des Français en Égypte*, par P. E. H...n, ex. C. de G. (HERBIN), Paris, an VII, pp. 306-307.

MIOT, *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, p. 25.

Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte, t. III, Paris, A.-J. Dénain, 1830-1836, pp. 112-114.

L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Égypte.... Sous la domination française par M. Amédée RYME, Paris, Firmin Didot, 1872 (c. à. d. 1847), p. 29.

² *Journal asiatique*, 1854, t. I, p. 555.

» Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu : la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

» Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les Mamloucs, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce ? Y a-t-il une belle terre ? Elle appartient aux Mamloucs. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison ? Cela appartient aux Mamloucs. Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple ; tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places : que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

» Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce : qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des Mamloucs ?

» Kadhis, scheïks, imams, tchorbadjis, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais Musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le Pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux Musulmans ? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins) et les ennemis de ses ennemis ? Les Mamloucs, au contraire, ne sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand-Seigneur, qu'ils méconnaissent encore ? Ils ne font que leurs caprices.

» Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! ils prospéreront dans leur fortune et dans leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les Mamloucs, et combattront contre nous ! il n'y aura pas d'espérance pour eux, ils périront ! »

Suivait un dispositif de cinq articles¹.

Peu après, Bonaparte, entrant au Caire, s'adresse aux habitants et leur déclare, notamment, qu'il est content d'eux. « Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout pour la religion du Prophète, que j'aime². »

Vers la même époque, croyant politique de se mettre d'accord avec le chérif de La Mecque, Ghalib, et de le rassurer, tant au point de vue de ses intérêts commerciaux que de ceux de la religion, il lui fait écrire par les cheykh du Caire. Sur son ordre, on raconte au chérif que « une députation des docteurs de la loi et des principaux notables de la ville du Caire, que Dieu la garde et la protège, s'est transportée à Gyzéh, pour réclamer sauvegarde et protection en faveur des habitants Musulmans, à l'exception des Mamlouks et de leurs partisans.

» Le général en chef nous a accordé notre demande. Nous le suppliâmes aussi de nous permettre que le *Khotbéh* eût lieu comme à l'ordinaire le vendredi à midi ; et le général en chef nous y a autorisés d'une manière authentique.

¹ Le texte arabe de cette proclamation se trouve dans la *Chrestomathie arabe* de DE SACY, 2^e édition, t. III, pp. 139-142, et dans NAKOULA, pp. 19-21.

La traduction est dans la même chrestomathie, t. III, pp. 307-309 et 369 (c'est celle que nous donnons) ; NAKOULA, pp. 21-24 ; HERBIN, pp. 319-321 ; *Pièces diverses relatives aux opérations militaires et politiques du général Bonaparte*, p. 233 ; THIBAudeau, t. I, pp. 144-146 ; *Expédition d'Égypte*, t. III, pp. 150-159 ; RYME, pp. 33-34.

NAKOULA, cité plus haut, est un Syrien de la religion catholique grecque. Il naquit dans l'année 1763, à Daïr-el-Qamar, en Syrie, et y mourut en 1828. Sa famille était originaire de Constantinople. Il a écrit, en arabe, une histoire de l'expédition d'Égypte, qui a paru à Paris, en 1839, sous le titre suivant : *Histoire de l'expédition des Français en Égypte*, par NAKOULA EL-TURK, publiée et traduite par M. DESGRANGES, aîné, Secrétaire interprète du Roi. Paris, imprimé par autorisation du Roi, à l'Imprimerie Royale, MDCXXXIX. In-8^o de x et 286 pages, plus (2) et 230 pages de texte arabe.

² *Expédition d'Égypte*, t. III, pp. 214-215 ; RYME, p. 46.

» Il a ajouté avec bonté qu'il était un des amis les plus dévoués de l'empereur des Ottomans, qu'il chérissait ceux qui lui étaient attachés, que ses ennemis étaient les siens propres.

» Et il a ordonné aussitôt que les exercices religieux se fissent librement, comme auparavant, et suivant la coutume, dans la ville du Caire ; que l'appel à la prière, les lectures du Coran sacré, le concours dans les mosquées et tout autre acte de religion ne fussent aucunement interrompus.

» Et il nous a informés encore qu'il est pénétré de la vérité incontestable qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu ; que notre illustre Prophète et son noble livre sont connus et vénérés des Français ; que l'islamisme n'avait pas en eux des ennemis.

» Ils ont délivré tous les Musulmans qu'ils ont trouvés à Malte dans l'esclavage ; ils se sont rendus maîtres de ce rempart de l'Église chrétienne et de la Croix ; ils ont fait cesser à Venise les vexations dont on y accablait les Musulmans ; ils ont vaincu le Pape de Rome, cet ennemi éternel de l'islamisme, qui ordonnait le massacre des fidèles, et qui envoyait, au nom de Dieu, les chrétiens verser le sang des vrais croyants ; mais le Tout-Puissant a veillé avec bonté sur son peuple¹. »

Mais il est beaucoup d'autres documents encore où l'on peut faire ample récolte de déclarations bien explicites.

Dans l'une des deux proclamations affichées le 24 octobre 1798, après la révolution du Caire, on lit ce qui suit d'après

¹ Cette lettre, rédigée par EL MOHDY, se trouve dans Marcel, *Contes du cheykh El-Mohdy*, 2^e édition, t. II, pp. 75-83 ; THIBAudeau, t. I, pp. 295-297 ; *Expédition d'Égypte*, t. IV, pp. 81-85.

Bonaparte avait d'ailleurs écrit aussi (THIBAudeau, t. I, pp. 294-295 ; *Expédition d'Égypte*, t. IV, pp. 80-81) et il reçut plusieurs réponses favorables. Voir *Expédition d'Égypte*, t. V, pp. 157-159, et *Chrestomathie arabe* de DE SACY, t. III, pp. 319, 322 et 324. — Cfr. *Commentaires de Napoléon premier*, tome deuxième, Paris, impr. impériale, 1867, pp. 375-376.

Nakoula : « Nous vous annonçons aussi que les Français se sont distingués d'une manière particulière, entre toutes les nations européennes, par leur constante amitié envers les Musulmans ; ils aiment l'islamisme et détestent ceux qui donnent des associés à Dieu, ainsi que leurs croyances. Ils sont remplis d'un sincère attachement pour notre seigneur le sultan ; font des vœux pour le voir victorieux, et sont toujours prêts à lui donner des marques d'attachement et à venir à son secours. Amis de ceux qui l'aiment, ils haïssent ses ennemis. C'est ainsi qu'une violente inimitié règne entre eux et les Russes, à cause de la haine que ceux-ci portent à l'islamisme et à ceux qui n'adorent qu'un seul Dieu. Les Français n'ignorent pas que les Russes convoitent Constantinople, la bien gardée, et qu'il n'est sorte de ruses et de machinations exécrables qu'ils n'emploient pour s'emparer des provinces musulmanes ; mais l'attachement des Français pour la Sublime Porte, leur union avec ce gouvernement, et les secours qu'ils lui donneront, les empêcheront de réussir dans leurs projets. Les Russes voudraient se rendre maîtres de Sainte-Sophie et des autres mosquées de l'islamisme, pour les changer en églises d'un culte corrompu et d'une religion détestable ; mais les Français aideront, s'il plaît à Dieu, sa hauteesse notre seigneur le sultan à s'emparer de la Russie et ses habitants seront tous exterminés¹ ».

Peu après (le 25 décembre), en rétablissant le Divan, qui avait été supprimé, Bonaparte fit une proclamation importante, dont l'Histoire de l'expédition d'Égypte donne la traduction textuelle : « Nous vous faisons savoir que quelques hommes, privés de lumières et attachés aux préjugés anciens, ont causé des troubles et des désordres parmi la population

¹ NAKOULA, texte arabe, pp. 37-39 ; traduction pp. 42-45. — DE SACY, texte arabe, t. III, pp. 146-149 ; traduction, pp. 311-313. — *Expédition d'Égypte*, t. IV, pp. 187-190. — RYME, pp. 78-79. — *Revue rétrospective*, 2^e série, t. XII, pp. 217-218.

du Caire ; or, Dieu les a perdus par leurs propres actions, et leur crime est retombé sur eux ; mais ce Dieu créateur, très haut et seul digne de louanges, m'a ordonné le pardon et la clémence envers ses créatures ; j'ai exécuté ses ordres et j'ai été clément envers vous ; je vous ai pardonné.

» Cependant j'avais dû ressentir un vif chagrin de ces désordres ; en conséquence, le Divan établi par moi pour administrer le pays et régler vos affaires fut supprimé. Cette suppression a déjà duré deux mois : maintenant, notre bienveillance envers vous nous ramène au dessein de rétablir ce Divan tel qu'il était d'abord, parce que votre bonne conduite et les bons sentiments que vous avez manifestés durant cet espace de temps, nous ont fait oublier vos fautes précédentes et la révolte qui avait antérieurement agité le peuple.

» Oulémas, chérifs, chefs du peuple, dites bien à vos populations, à vos amis, à vos parents, que celui qui se soulèvera contre moi et m'attaquera, ne fera rien autre chose que prouver le délire de son esprit, et qu'il ne trouvera ni appui ni asile qui le défende contre moi dans ce monde, et que Dieu lui-même livrera les révoltés entre mes mains : qu'on sache que nous ne faisons rien que ce qui est fixé par la prédestination de Dieu, par sa haute prévoyance et par ses arrêts irrévocables. Celui qui en formerait le moindre doute montrerait combien il est aveugle et plongé dans les profondeurs des ténèbres de l'ignorance.

» Instruisez aussi vos populations que Dieu est puissant pour perdre les ennemis de l'islamisme, pour disperser par mes mains les partisans de l'erreur : il a montré cette puissance en me faisant venir des extrémités de l'Occident vers la terre d'Égypte, afin de détruire ceux qui y avaient établi l'oppression et la tyrannie ; il a dicté lui-même les arrêts de sa justice que mon bras a exécutés.

» Tout homme doué d'intelligence peut-il douter un seul instant que les événements miraculeux dont vous avez été

témoins ne sont que les effets des hautes destinées arrêtées par Dieu, de ses volontés suprêmes et de ses arrêts irrévocables.

» Instruisez encore vos populations que le noble Coran, en beaucoup de ses versets, voue à l'exécration les révoltes telles que celle qui a eu lieu ; qu'en d'autres versets il prescrit la fidèle obéissance à ceux qu'il a placés à la tête des peuples : les paroles de Dieu dans son livre sont la justice et la vérité ; elles sont immuables.

» Lorsque vous aurez établi ces vérités et répandu ces paroles parmi les habitans de vos juridictions, les peuples reviendront à l'ordre légitime, et leur bonheur sera assuré.

» Si parmi vous il en est qui s'abstiennent de me maudire et de manifester leurs inimitiés, seulement par la crainte de mes armes et des mes vengeances, ne savent-ils pas que Dieu révèle tous les secrets, qu'il connaît à la fois ce qui est apparent aux yeux et ce qui se cache au fond des cœurs. Agir ainsi, ce serait se révolter contre ses jugements, ce serait répandre contre Dieu même les malédictions et les blasphèmes. Dieu saura bien dévoiler leurs secrets.

» Sachez aussi que je puis lire ouvertement ce qui est dans les cœurs de chacun de vous, car je connais l'état de vos âmes, ce qu'elles désirent, ce qu'elles espèrent. Je sais, quand vous parlez, si vos discours sont conformes à vos pensées. Il viendra un jour et une heure où vous serez enfin convaincus que tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai ordonné, était l'ordre divin ; vous serez convaincus que, quand tous les hommes se réuniraient pour s'y opposer, ils ne pourraient arrêter l'exécution des arrêts de ce Dieu qui a remis entre mes mains sa force et sa puissance. Heureux, alors, ceux qui se seront soumis fidèlement et qui se seront réunis à moi pour le bon ordre, le bonheur et le salut commun¹. »

¹ *Expédition d'Égypte*, t. IV, pp. 194-198 ; THIBAUDEAU, t. II, pp. 75-76 ; RYME, p. 82.

On croirait lire le catéchisme impérial ! Mais continuons notre exposé, car, pour bien juger ici Napoléon, il convient de présenter les pièces du procès, que l'on semble avoir trop complètement oubliées de nos jours.

Au retour de la funeste expédition de Syrie, le divan du Caire en publia une relation assez fantaisiste. A la fin de ce document, se faisant l'interprète de Bonaparte, il disait : « Vous savez que le général en chef Bonaparte, à son arrivée en Egypte, a déclaré à tous les membres du divan qu'il aimait la religion de l'islamisme, honorait le prophète (sur qui soit le salut !), respectait le Coran, le lisait chaque jour et y ajoutait foi. Il a ordonné de maintenir les rites observés dans les mosquées de l'islamisme, de conserver les avantages que produisaient les *wakfs* impériaux¹, et de ne pas déroger aux usages qui régissaient l'institution des janissaires ; enfin, il a mis tous ses soins à pourvoir à la nourriture du peuple. Considérez donc ces faveurs et ces avantages qu'il vous a accordés par amour pour notre prophète, la plus noble des créatures. Le général en chef nous a promis, en outre, deux choses d'une grande importance : la première, de bâtir, dans le Caire, une mosquée magnifique et telle qu'on n'en verra de pareille dans aucun pays ; la seconde, qu'il ferait connaître à tout le monde son entrée dans la religion de Mahomet, l'élu de Dieu : pour lui soient le salut et les prières les plus ferventes² ! »

Avant la bataille d'Aboukir (le 22 juillet), Bonaparte écrit au divan, entre autres choses, que « ceux qui montent la flotte turque ne sont venus ici que dans l'espoir de se réunir aux Mamlouks et aux Arabes pour piller et ruiner le pays ;

¹ Biens de main-morte.

² NAKOULA, texte arabe, pp. 109-110 ; traduction, pp. 130-131. — THIBAudeau, t. II, p. 502. — *Expédition d'Égypte*, t. VI, pp. 17-18. — *Commentaires de Napoléon*, t. III, p. 99. — *Rev. rétrosp.*, 2^e série, t. XII, p. 382.

ce sont en grande partie des Russes qui abhorrent ouvertement et traitent en ennemis ceux qui croient à l'unité de Dieu et ont foi en son prophète. Ils détestent l'islamisme, n'ont aucun respect pour le Coran, et, d'après leur croyance entachée d'infidélité, ils reconnaissent trois dieux et prétendent que le vrai Dieu est le troisième de cette trinité. Mais combien Dieu n'est-il pas au-dessus de toute association ! Ils verront bientôt que la trinité ne donne pas la force et que le grand nombre de dieux n'est d'aucune utilité, car ce grand nombre est une illusion. C'est Dieu l'unique qui donne la victoire à celui qui croit à son unité ; il est le clément et le miséricordieux ; c'est lui qui aide, on peut se fier à lui, il est secourable ; il donne la force aux justes et aux unitaires, il ressuscite les morts, il détruit l'opinion des corrupteurs et de ceux qui lui donnent des associés. Il savait déjà, dans sa science éternelle, par ses décrets souverains et ses dispositions invariables, qu'il me donnerait cette contrée célèbre. Il avait aussi décidé et ordonné ma présence au Caire, pour faire cesser la corruption qui régnait dans les affaires, détruire tous les genres de tyrannie, mettre à la place la justice, rendre la tranquillité au pays et corriger les abus du gouvernement.

» La preuve de sa toute-puissance et de son unité éternelle, c'est qu'il ne donne pas à ceux qui croient à la trinité une force pareille à la nôtre ; car les trinitaires n'ont pu faire ce que nous avons fait. Pour nous, nous croyons à l'unité de Dieu, nous reconnaissons qu'il est le cher, le puissant, le fort, le vainqueur, le directeur des créatures, que c'est lui dont la science embrasse les cieux et les terres, et qu'il dirige les affaires des créatures. Or, tout cela est écrit dans les versets du Coran et dans les livres descendus du ciel. Sachez que si des musulmans sont avec les Russes, ils seront l'objet de la colère divine à cause de leur opposition aux recommandations du prophète (sur qui soit le plus parfait

des saluts !), et à cause de leur accord avec les maudits infidèles ; car les ennemis de l'islamisme ne sauraient contribuer à sa gloire. Malheur à qui serait aidé par les ennemis de Dieu, quel qu'il soit, infidèle ou musulman ! Quant aux Russes, le destin les a poussés vers leur perte et leur destruction. Est-il possible que des musulmans se soient embarqués sur des vaisseaux où flotte le pavillon de la croix et puissent entendre tous les jours les infidèles adresser des paroles de blasphème et de mépris à Dieu l'unique, le seul, l'éternel ! Un musulman qui consentirait à se trouver dans une pareille situation serait, sans aucun doute, plus coupable qu'un infidèle plongé primitivement dans les ténèbres¹. »

Revenant plus tard d'Aboukir, Bonaparte fit aux ulémas du Caire un discours qui nous a été conservé par Nakoula² et qui mérite d'être reproduit en entier.

« Oulémas et seigneurs, je m'étonne du chagrin que vous cause ma victoire. Vous n'avez donc pas encore su m'apprécier : pourtant je vous ai souvent dit et vous ai répété que j'étais un musulman, que je croyais à l'unité de Dieu, que j'honorais le prophète Mahomet et aimais les musulmans ; vous n'avez pas ajouté foi à mes paroles, et vous avez cru qu'elles m'étaient inspirées par la crainte. Cependant vous avez vu de vos yeux et entendu de vos oreilles combien étaient grandes ma force et ma puissance, et vous avez su, à n'en pas douter, que j'étais victorieux. Je vous le dis encore, j'aime le prophète Mahomet ; je l'aime parce qu'il était un brave comme moi et que son apparition sur la terre a eu lieu comme la mienne. Je l'emporte même sur lui, car mes conquêtes sont plus grandes que les siennes ; mais il m'en reste encore bien d'autres à faire ; vous entendrez de vos oreilles, et vous verrez de vos yeux les nombreuses victoires que je

¹ D'après NAKOULA, pp. 138-139 — THIBAudeau, t. II, pp. 383-384. — *Expédition d'Égypte*, t. VI, pp. 224-225.

² Pp. 145-146.

remporterai. Si vous me connaissiez, vous m'adoreriez. Un temps viendra où vous serez humiliés, vous vous repentirez alors de ce que vous avez fait et vous verserez des larmes de regret sur le temps où nous sommes.

» Certes, je hais les chrétiens ; j'ai détruit leur religion, renversé leurs autels, tué leurs prêtres, mis en pièces leurs croix, renié leur foi ; et cependant je les vois se réjouir de ma joie et s'affliger de mon chagrin. Comment donc voulez-vous que j'embrasse de nouveau la foi chrétienne ? Et si je prenais ce parti, quel avantage y verriez-vous pour moi ? Au reste, ne vous mêlez pas de ces affaires-là ; conformez-vous à l'ordre de Dieu très-haut. Soyez contents et tranquilles, afin que le bonheur et la paix soient votre partage.

» Je vous ai déjà souvent avertis et je vous ai donné des conseils utiles ; si vous savez les apprécier, et si vous vous en souvenez, vous y trouverez profit et prospérité ; mais, si vous les repoussez, vous éprouverez du malheur, et vous vous en repentirez. »

III.

Mais ce n'est pas à des paroles que Bonaparte s'en est tenu ; il a aussi agi ; soit qu'il ait eu réellement l'intention de se convertir au mahométisme, soit qu'il ait, par politique, voulu seulement faire croire aux Égyptiens qu'il allait embrasser leur religion.

C'est ainsi qu'il entama avec les cheykh des négociations dont il nous raconte lui-même les phases curieuses. Ce passage ne semblant pas être aussi connu qu'il le mériterait, nous le donnerons ici en entier :

« Il fallait arrêter la marche de ces idées religieuses, ou l'armée, malgré ses victoires, était compromise. Elle était trop faible, trop dégoûtée, pour qu'il lui fût possible de soutenir une guerre de religion. Dans les *xⁱ* et *xii^e* siècles, les

croisés régnèrent à Antioche, à Jérusalem, à Emesse, à Ptolémaïs, mais ils étaient aussi fanatisés que les musulmans. Les annales du monde ne présentent pas d'exemple d'un effort pareil à celui que fit alors l'Europe. Plusieurs millions d'Européens trouvèrent la mort aux champs de la Syrie, et cependant, après quelques succès éphémères, la croix fut abattue, les musulmans triomphèrent. La prédiction de Volney allait se réaliser ; il fallait se rembarquer ou se concilier les idées religieuses, se soustraire aux anathèmes du Prophète, ne pas se laisser mettre dans les rangs des ennemis de l'islamisme ; il fallait convaincre, gagner les muftis, les ulémas, les chérifs, les imâms, pour qu'ils interprétassent le Coran en faveur de l'armée.

» L'école ou la Sorbonne de Gâma el-Azhar est la plus célèbre de l'Orient. Elle a été fondée par Saladin. Soixante docteurs ou ulémas délibèrent sur les points de la foi, expliquent les saints livres. C'était elle seule qui pouvait donner l'exemple, entraîner l'opinion de l'Orient et des quatre sectes qui le partagent. Ces quatre sectes, les schaféïs, les malékis, les hanbalis, les hanafis, ne diffèrent entre elles que sur des objets de discipline ; elles avaient chacune pour chef, au Caire, un mufti. Napoléon n'oublia rien pour les circonvenir, les flatter. C'étaient des vieillards respectables par leurs mœurs, leur science, leurs richesses et même par leur naissance. Tous les jours, au soleil levant, eux et les ulémas de Gâma el-Azhar prirent l'habitude de se rendre au palais, avant l'heure de la prière. La place d'Ezbekyeh tout entière était encombrée de leur cortège. Ils arrivaient sur leurs mules richement harnachées, environnés de leurs domestiques et d'un grand nombre de bâtonniers. Les corps de garde français prenaient les armes et leur rendaient les plus grands honneurs. Parvenus dans les salles, des aides de camp et des interprètes les recevaient avec respect, leur faisaient servir des sorbets, du café. Peu d'instant après, le général entrait, s'asseyait au milieu d'eux, sur le même divan, et cherchait

à leur inspirer de la confiance par des discussions sur le Coran, s'en faisant expliquer les principaux passages et montrant une grande admiration pour le Prophète. En sortant de ce lieu, ils allaient aux mosquées, où le peuple était assemblé. Là, ils lui parlaient de toutes leurs espérances, calmaient la méfiance et les mauvaises dispositions de cette immense population. Ils rendaient des services réels à l'armée.

» Les propriétés des mosquées, des œuvres pieuses, furent respectées par l'Administration française, même protégées avec tant de partialité que ce ne pouvait être que l'effet d'une inclination sincère du chef pour la religion musulmane.

» Les Turcs et les Mameluks avaient pour principe fondamental de leur politique d'éloigner les cheiks de l'administration de la justice et du gouvernement : ils craignaient qu'ils ne devinssent trop puissants. Ce fut pour ces vénérables vieillards une agréable surprise, lorsqu'ils se trouvèrent chargés de la justice civile et criminelle, même de toutes les affaires contentieuses de l'administration. Leur crédit s'en augmenta rapidement parmi le peuple. Il y avait à peine un mois que l'armée française était entrée au Caire, que déjà les sentiments des cheiks étaient changés. Ils s'attachaient sincèrement au sultan El-Kebir. Eux-mêmes étaient étonnés que la victoire des infidèles, qu'ils avaient tant redoutée, assurât leur triomphe : c'était pour eux que les Français avaient vaincu aux Pyramides ! Tous leurs villages, toutes leurs propriétés particulières, furent ménagées avec une délicate attention. Jamais ces hommes, qui étaient à la fois les chefs de la religion, de la noblesse et de la justice, n'avaient été plus considérés ; jamais leur protection n'avait été plus recherchée, non seulement par les Musulmans, mais même par les chrétiens, Coptes, Grecs, Arméniens établis dans le pays. Ceux-ci avaient profité de l'entrée de l'armée pour secouer le joug des usages et braver les Moslems ; aussitôt que le général en chef en fut instruit, il les réprima. Tout

retra dans l'ordre. L'ancien usage fut en tout rétabli, ce qui remplit de joie les musulmans et leur inspira une confiance entière.

» Depuis la révolution, l'armée française n'exerçait aucun culte. Elle n'avait pas fréquenté les églises en Italie, elle ne les fréquentait pas davantage en Égypte. Cette observation n'échappa pas à l'œil pénétrant des ulemas, si jaloux et si inquiets sur tout ce qui était relatif à leur culte. Elle fit sur eux le plus heureux effet. Si les Français n'étaient pas Musulmans, du moins il devenait prouvé qu'ils n'étaient pas non plus idolâtres ; le sultan El-Kebir était évidemment le protégé du Prophète. Par cette espèce de vanité commune à tous les hommes, les cheiks se plaisaient à raconter toutes les caresses dont ils étaient l'objet, les honneurs qu'on leur rendait, tout ce qu'ils avaient dit ou supposaient avoir dit. Leur partialité pour Napoléon était évidente, et déjà il était passé en principe de foi : « que jamais les Français n'eussent vaincu les fidèles, si leur chef n'avait été spécialement protégé par le Prophète. L'armée des Mameluks était invincible, la plus brave de l'Orient ; si elle n'avait fait aucune résistance, c'est qu'elle était impie, injuste. Cette grande révolution était écrite dans plusieurs passages du Coran ».

» Plus tard, le sultan El-Kebir toucha la corde du patriotisme arabe : « Pourquoi la nation arabe est-elle soumise aux Turcs ? Comment la fertile Égypte, la sainte Arabie sont-elles dominées par des peuples sortis du Caucase ? Si Mahomet descendait aujourd'hui du ciel sur la terre, où irait-il ? Serait-ce à la Mecque ? Il ne serait pas au centre de l'empire musulman. Serait-ce à Constantinople ? Mais c'est une ville profane, où il y a plus d'infidèles que de croyants ; ce serait se mettre au milieu de ses ennemis. Non, il préférerait l'eau bénie du Nil ; il viendrait habiter la mosquée de Gâma el-Azhar, cette *première clef* de la sainte Kaaba ! » A ce discours, les figures de ces vénérables vieillards s'épanouissaient, leurs corps s'inclinaient, et, les bras croisés, ils s'écriaient : « *tayeb, tayeb !* ah ! cela est bien vrai ! »

» Lorsque Mourad-Bey eut été rejeté dans la Thébaïde, Napoléon leur dit : « Je veux rétablir l'Arabie ; qui m'en empêchera ? J'ai détruit les Mameluks, la plus intrépide milice de l'Orient. Quand nous nous serons bien entendus, et quand les peuples d'Égypte sauront tout le bien que je veux leur faire, ils me seront sincèrement attachés. Je ferai renaître les temps de la gloire des Fatimites ». Ces discours étaient l'objet des entretiens de tous les grands du Caire. Ce qu'ils avaient vu aux pyramides leur faisait croire tout possible à l'armée française. Leur affection environnait le chef ; ils le croyaient prédestiné. Le cheik El-Mohdi, le plus éloquent, le plus instruit et le plus jeune de ceux de Gâma el-Azhar, était aussi celui qui était le plus dans sa confiance. Il traduisait les proclamations en vers arabes. Des strophes ont été apprises par cœur et sont encore récitées au fond des déserts de l'Afrique et de l'Arabie.

» Depuis que les ulemas formaient le divan qui était chargé du gouvernement, ils recevaient le rapport de toutes les provinces et connaissaient les désordres que les malentendus et le nom d'infidèles occasionnaient. Le sultan El-Kebir commença à se plaindre plus amèrement dans ses conversations, des lectures mal intentionnées que les imâms faisaient aux mosquées le vendredi ; mais les réprimandes et les exhortations que les cheiks adressaient à ces imâms turbulents furent insuffisantes. Enfin, lorsqu'il crut le moment favorable, il dit à dix des principaux parmi les cheiks, ceux qui lui étaient le plus affectionnés : « Il faut mettre fin à ces désordres ; il me faut un fetfa ' de Gâma el-Azhar qui ordonne au peuple de prêter le serment d'obéissance ». Cette proposition les fit pâlir ; leur physionomie peignait l'effroi de leur âme ; ils devinrent mornes et consternés. Le cheik El-Cherqâouy, le chef des ulemas de Gâma el-Azhar, prit la parole et dit, après s'être longtemps recueilli : « Vous voulez avoir la protection

' Décision juridique.

du Prophète, il vous aime ; vous voulez que les Arabes musulmans accourent sous vos drapeaux, vous voulez relever la gloire de l'Arabie, vous n'êtes pas idolâtre. Faites-vous Musulman ; 100.000 Égyptiens et 100.000 Arabes viendront de l'Arabie, de Médine, de la Mecque, se ranger autour de vous. Conduits et disciplinés à votre manière, vous conquerrerez l'Orient, vous rétablirez dans toute sa gloire la patrie du Prophète ». Au même moment, ces vieilles physionomies s'épanouirent. Tous se prosternèrent pour implorer la protection du ciel. A son tour le général en chef fut étonné. Son opinion invariable était que tout homme doit mourir dans sa religion. Mais il comprit promptement que tout ce qui serait un objet d'entretien et de discours sur ces matières serait d'un bon effet. Il leur répondit : « Il y a deux grandes difficultés qui s'opposent à ce que moi et mon armée puissions nous faire Musulmans : la première est la circoncision, la seconde est le vin. Mes soldats en ont l'habitude dès l'enfance, je ne pourrai jamais leur persuader d'y renoncer ». Le cheik El-Mohdi proposa de permettre aux soixante cheiks de Gâma el-Azhar de poser la question publiquement et de délibérer sur cet objet. Le bruit se répandit bientôt dans toutes les mosquées que les grands cheiks s'occupaient nuit et jour à instruire des principes de la loi le sultan El-Kebir et les principaux généraux, et que même ils discutaient un fetfa pour faciliter, autant que cela serait possible, un si grand événement. L'amour-propre de tous les Musulmans fut flatté, la joie fut générale. Il se répéta que les Français admiraient Mahomet, que leur chef savait par cœur le Coran, qu'il convenait que le passé, le présent, l'avenir étaient contenus dans ce livre de toute sagesse, mais qu'il était arrêté par la circoncision et la défense du Prophète de boire du vin. Les imâms, les muezzins de toutes les mosquées furent, pendant quarante jours, dans la plus vive agitation. Mais cette agitation était tout à l'avantage des Français : déjà ils n'étaient plus des infidèles. Tout ce que le Prophète avait dit ne pouvait

plus s'appliquer à des vainqueurs qui venaient déposer leurs lauriers au pied de la chaire de l'islamisme. Mille bruits se répandirent parmi le peuple. Les uns disaient que Mahomet lui-même avait apparu au sultan El-Kebir, qu'il lui avait dit : « Les Mameluks n'ont gouverné que par leurs caprices ; je te les ai livrés. Tu sais et tu aimes le Coran. Tu as donné le pouvoir aux cheiks, aux ulemas, aussi tout te réussit. Mais il faut achever ce que tu as commencé. Reconnais, professe les principes de ma loi : c'est celle de Dieu même. Les Arabes n'attendent que ce signal ; je te donnerai la conquête de toute l'Asie ». Les discours et les réponses qu'on faisait faire au sultan El-Kebir variaient et se répandaient sous mille formes diverses. Il en profita pour insinuer que dans ses réponses il avait demandé un an pour préparer son armée, ce que Mahomet lui avait accordé ; qu'il avait promis de construire une grande mosquée ; que toute l'armée se ferait musulmane ; et que déjà les grands cheiks El-Sâdât et El-Bekry le considéraient comme tel.

» Les quatre muftis portèrent enfin le fetfa rédigé et signé par eux. Il y était dit que la circoncision était une perfection ; qu'elle n'avait pas été instituée par le Prophète, mais seulement recommandée, qu'on pouvait donc être Musulman et n'être pas circoncis ; que, quant à la deuxième question, on pouvait boire du vin et être Musulman ; mais que, dans ce cas, on était en état de péché et sans espoir d'obtenir les récompenses promises pour les élus. Napoléon témoigna sa satisfaction pour la solution de la première question : sa joie parut sincère. Tous ces vieux cheiks la partagèrent. Mais il exprima toute sa douleur sur la deuxième partie du fetfa. Comment persuader à des hommes d'embrasser une religion, pour se déclarer eux-mêmes réprouvés et s'établir en état de rébellion contre les commandements du ciel ? Les cheiks convinrent que cela était difficile, et dirent que l'objet constant de leurs prières, depuis qu'il était question de ces matières, avait été de demander l'assistance du Dieu d'Ismaël. Après un long

entretien, où les quatre muftis ne paraissaient pas également fermes dans leur opinion, les uns ne voyant aucun moyen d'accommodement, les autres, au contraire, pensant que cela était susceptible de quelques modifications, le cheik El-Mohdi proposa de réduire le fetfa à sa première moitié, que cela serait d'un heureux effet dans le pays, qu'il éclairerait le peuple dont les opinions n'étaient pas conformes, et de faire de la deuxième partie une question qui serait soumise à une nouvelle discussion ; peut-être pourrait-on consulter les cheiks et chérifs de La Mecque, quoiqu'ils parussent avoir une plus haute opinion de leur science et de leur influence sur l'Orient. Cet avis fut adopté. La publication du fetfa eut lieu dans toutes les mosquées ; les imâms, après la prière du vendredi, où ils ont l'habitude de prêcher, expliquèrent le fetfa et parlèrent, unanimement, fort en faveur de l'armée française.

» Le deuxième fetfa fut l'objet de vives et longues discussions et d'une correspondance avec La Mecque. Enfin, ne pouvant vaincre toutes les résistances ni tout concilier avec le texte et le commandement précis du Prophète, les muftis portèrent un fetfa par lequel il était dit que les nouveaux convertis pourraient boire du vin et être Musulmans, pourvu qu'ils rachetassent le péché par de bonnes œuvres et des actions charitables ; que le Coran ordonne de donner en aumônes ou d'employer en œuvres charitables au moins le dixième de son revenu ; que ceux qui, Musulmans, continueraient à boire du vin seraient tenus de porter ces aumônes au cinquième de leur revenu. Ce fetfa fut accepté et parut propre à tout concilier. Les cheiks, parfaitement rassurés, se livrèrent tout entiers au service du sultan El-Kebir, et ils comprirent qu'il avait besoin d'une année au moins pour éclairer les esprits et vaincre les résistances. Il fit faire les dessins, les plans et les devis d'une mosquée assez grande pour contenir toute l'armée, le jour où elle reconnaîtrait la loi de Mahomet. Dans ce temps, le général Menou embrassa

publiquement l'islamisme. Musulman, il alla à la mosquée de Rosette. Il ne demanda aucune restriction. Cette nouvelle combla de joie toute la population de l'Égypte, et ne laissa pas de doute sur la sincérité des espérances qu'elle concevait. Partout les cheiks prêchèrent que Napoléon, n'étant pas infidèle, aimant le Coran, ayant mission du Prophète, était un vrai serviteur de la sainte Kaaba. Cette révolution dans les esprits en produisit une dans l'administration. Tout ce qui avait été difficile devint facile ; tout ce qu'on n'avait pu obtenir que les armes à la main s'obtint de bonne volonté et sans efforts. Depuis ce temps, les pèlerins, même les plus fanatiques, ne manquaient jamais de rendre au sultan El-Kebir les mêmes honneurs qu'à un prince musulman ; et, à peu près vers ce temps, le général en chef ne se présenta plus dans la ville que les fidèles ne se prosternassent ; ils se comportaient avec lui comme ils avaient l'habitude de le faire envers le sultan¹. »

IV.

En présence de cet aveu, que n'affaiblissent pas les traces d'erreur ou d'illusion que renferme le récit, en présence des nombreuses déclarations dont nous avons reproduit plus haut un choix, on ne peut qu'admirer l'impudence avec laquelle Bourrienne a osé nier les faits les plus certains. Voici ce plaidoyer, qu'on comprendrait si l'on peut admettre qu'en l'écrivant, il a eu pour but de se justifier lui-même d'une complicité qui le rendait ridicule :

« L'on a publié que, dans ces temps, Bonaparte avait pris part aux cérémonies religieuses des musulmans et à leur culte extérieur ; mais il ne faut pas dire qu'il *célébra* les

¹ *Commentaires de Napoléon*, t. II, pp. 362-371. — Cfr. THIBAudeau, t. V, pp. 67-69 ; *Expédition d'Égypte*, t. III, pp. 219-220.



fêtes relatives au débordement du Nil et à l'anniversaire du Prophète. Les choses se passèrent comme de coutume, les mêmes usages furent suivis ; les Turcs invitèrent Bonaparte à y assister, il y fut comme spectateur, et la présence de leur nouveau maître sembla leur faire plaisir. Mais il ne pensa jamais à ordonner aucune solennité ; c'eût été une folie, et il se conforma très sagement aux usages reçus. Il n'a ni appris, ni répété, ni récité aucune prière du Coran, comme tant de personnes l'ont dit. Comment a-t-on eu la pensée de nous le représenter, dans certains ouvrages, comme disposé à admettre la doctrine anti-sociale de la fatalité, la licence de la polygamie, et les doctrines absurdes du Coran ? Bonaparte avait bien d'autres choses à faire que de discuter avec les imans la théologie des enfants d'Ismaël, et de faire des ablutions. Ces cérémonies, auxquelles la politique lui faisait un devoir d'assister, n'étaient pour lui, comme pour tous ceux qui l'accompagnaient, qu'une nouveauté curieuse et un spectacle oriental. Bonaparte tira constamment parti, avec adresse, de la stupidité musulmane, mais il ne mit pas le pied dans une mosquée, et, quoi qu'on ait prétendu, ne s'habilla qu'une fois en musulman, comme on le verra plus tard. Il assista aux fêtes auxquelles les turbans verts l'invitèrent. La tolérance religieuse de Bonaparte était la conséquence naturelle de son esprit philosophique.

» Sans doute, Bonaparte eut et dut avoir des déférences pour la religion locale, il devait certainement plus agir en musulman qu'en catholique. Un conquérant habile doit soutenir ses triomphes en protégeant, en vantant et en élevant même la religion du peuple conquis. Bonaparte, et il m'a souvent parlé dans ce sens, avait pour principe de regarder les religions comme établies par les hommes, mais de les respecter partout comme un puissant moyen de gouvernement. Toutefois, je ne dirai pas qu'il n'eût pas changé, si la conquête de l'Orient eût été le prix de ce changement. Tout ce qu'il disait sur Mahomet, sur l'islamisme, sur le Coran,

devant les grands du pays, il en riait lui-même ; mais il désirait que cela fût répété, et que ses sentences religieuses fussent traduites en vers harmonieux, en belle prose arabe, et lui conciliassent de plus en plus l'esprit des habitants. Les soldats s'amusaient beaucoup de toutes ces farces. Il ne faut que se rappeler l'âge de l'armée, et le temps où elle était née, pour être convaincu qu'il lui était indifférent qu'on lui parlât de chrétiens ou de mahométans, d'évêques ou de muftis.

» Le général en chef écrivait à Kléber, en lui confiant le commandement : « Les chrétiens seront toujours nos amis : il faut les empêcher d'être trop insolents, afin que les Turcs n'aient pas contre *nous* le même fanatisme que contre les *chrétiens*, ce qui nous les rendrait irréconciliables ».

» C'est dans les mêmes principes qu'il écrivait plus tard à Menou (13 mars 1799) : « Je vous remercie des honneurs que vous avez rendus à *notre* prophète ».

» Je dois cependant convenir qu'il eut avec les chefs de la religion musulmane de nombreuses conversations sur ce sujet ; mais cela ne fut jamais pris au sérieux ; c'était plutôt un amusement. Ces prêtres du Coran, qui probablement eussent été enchantés de nous convertir, nous faisaient, dans la conversation, les plus larges concessions ; mais ces pour-parlers, bons pour passer le temps, ne furent jamais assez sérieux pour faire soupçonner même qu'ils tireraient à conséquence. Si Bonaparte a parlé en musulman, c'est comme chef militaire et chef politique, dans un pays musulman. Il y allait de ses succès, du salut de son armée, et par conséquent de sa gloire. Dans tous les pays, il eût rédigé ses proclamations et prononcé des discours d'après les mêmes principes : dans l'Inde, c'eût été pour Brahma, pour le Dalaï-Lama au Thibet, pour Confucius en Chine.

» Bonaparte s'était fait faire, il est vrai, un habillement turc, mais seulement pour s'amuser. Il me dit un jour d'aller déjeuner sans l'attendre, et qu'il viendrait plus tard ; un

quart d'heure après il entra avec son nouveau costume ; à peine fut-il reconnu, qu'on l'accueillit avec les plus grands éclats de rire. Il prit sa place avec calme ; mais il était si mal en turban et en robe orientale, si gauche et si gêné dans un accoutrement inusité, qu'il alla bien vite se déshabiller, et oncques depuis il ne fut tenté de donner une seconde représentation de cette mascarade ¹. »

Une note que Bourrienne donne dans ce récit, mérite aussi d'être citée pour son audace : « Walter Scott conclut qu'il n'hésita pas à se réunir aux musulmans dans les cérémonies extérieures de leur religion ; il embellit son roman de la ridicule farce de la chambre sépulcrale de la grande pyramide, et des discours, des allocutions qu'on a fait tenir au général avec des muftis et des imans ; puis il ajoute que Bonaparte² était sur le point d'embrasser l'islamisme. Tout ce que dit Walter Scott sur cet article de religion est le comble de la niaiserie, et ne mérite pas même d'être sérieusement réfuté. Non, Bonaparte n'a jamais été, autrement que par curiosité, dans une mosquée, et ne s'est jamais montré un instant *persuadé de la mission de Mahomet* ; cette absurdité pouvait entrer dans un roman injurieux à la nation française, il faut la rejeter de l'histoire ³. »

V.

A première vue, on pourrait être tenté de donner raison à Bourrienne pour l'épisode dont il parle au commencement de son apologie et où l'on pourrait bien voir un acte formel d'apostasie et d'adhésion positive au mahométisme.

Cet épisode, qu'il ne fait que rappeler, est raconté comme suit par Ryme ³.

¹ *Mémoires de M. de Bourrienne*, 3^e édition, 1830, t. II, pp. 163-167.

² *Ibidem*, pp. 164-165.

³ Pp. 64-65. — Voir aussi THIBAUDEAU, t. I, pp. 286-287 ; *Expédition d'Égypte*, t. III, p. 376 ; et THIERS, t. X, p. 102.

» La fête du Nil ramène à peu d'intervalle celle de Mahomet. Le vingtième jour du mois d'août passe, en effet, aux yeux des sectateurs de la foi musulmane, pour être l'anniversaire de la naissance du prophète, du législateur de l'Orient. C'était pour le nouveau Sultan de l'Égypte une autre occasion non moins favorable d'asseoir son autorité sur le respect des traditions et des croyances de son peuple. Bonaparte ne la laissa point échapper. Il arrêta que cette seconde fête serait célébrée au Caire avec plus de magnificence encore que la précédente ; et pour atteindre ce but, il s'efforça de mêler le faste européen à la pompe orientale. Des distributions d'argent faites par ses ordres aux familles nécessiteuses, des processions de fidèles, des chœurs de danse et de musique, des parades militaires, des feux d'artifice, des illuminations en verres de couleur et un somptueux repas servi incessamment depuis le lever jusqu'au coucher du soleil sur des tables qui se prolongeaient de rue en rue, marquèrent la journée du 20. En outre, Bonaparte revêtu d'un splendide costume oriental, coiffé d'un turban, chaussé de babouches et accompagné de tous ses officiers généraux, se rendit à la mosquée principale, où étaient rassemblés une centaine de cheiks. Là, il s'assit parmi eux et comme eux, c'est-à-dire sur des coussins jetés à terre et les bras croisés, il récita avec eux les versets d'une espèce de litanie qui comprenait la vie de Mahomet depuis sa naissance jusqu'à sa mort, balança comme eux le haut du corps, agita comme eux la tête, et édifia tout le saint collège par sa piété. Bonaparte et son cortège allèrent ensuite présenter solennellement leurs félicitations au cheik El-Bekri, chef de la famille reconnue la première parmi les nombreux descendants du prophète, et qui avait été le matin élu *nakib-el-ascheraf* ou chef des shérifs du Caire. Bonaparte, pour lui donner en quelque sorte l'investiture de cette haute dignité, voulut de ses propres mains le revêtir d'une pelisse d'honneur ; et non

seulement il accepta avec tous les officiers qui l'accompagnaient un magnifique repas à l'orientale que ce personnage leur offrit, mais encore il poussa pour sa part la condescendance aux mœurs locales jusqu'à manger avec ses doigts. »

Bien que l'anecdote soit confirmée par les auteurs que nous avons cités en note et qui sont tous de fervents admirateurs de Napoléon, la négation de Bourrienne nous oblige à examiner de plus près si elle n'est pas apocryphe.

Une première raison de douter, c'est le caractère ridicule du rôle que Bonaparte s'est ici donné. Il est impossible de ne pas trouver qu'il s'est inspiré de Molière et, involontairement, on se prend à penser qu'il a voulu devenir mamamouchi comme l'immortel M. Jourdain¹.

Mais il est certain que Napoléon n'a jamais reculé devant le ridicule. « Il est des hommes, a dit Kléber, qu'il ne faut juger que d'après les résultats ; ils perdraient tout, si on scrutait leur conduite dans les moyens d'y parvenir. Bonaparte est de ce nombre². »

Un autre argument, c'est le silence de Nakoula qui rapporte seulement qu'il célébra la fête avec grande pompe³. N'est-ce pas, parce que, catholique grec lui-même, il n'avait guère de sympathie pour le mahométisme auquel Bonaparte rendait ainsi hommage ?

Mais tout doute doit cesser quand on examine ce qu'en dit Napoléon lui-même. Dans ses Commentaires, il ne parle pas du tout, si nous l'avons bien lu, de la fête du prophète⁴, et ce silence paraît bien significatif.

Dans le Mémorial de Ste-Hélène, auquel on ne doit

¹ *Le Bourgeois Gentilhomme*, acte iv, scène II.

² *Journal autographe* publié dans la *Revue d'Égypte*, t. I, (1895), pp. 575 et suiv. Le passage ici reproduit se trouve à la page 588.

³ NAKOULA, p. 51.

⁴ La fête du prophète dont il parle au tome III, p. 128, est celle de l'année suivante, que Nakoula mentionne aussi (p. 149).

d'ailleurs guère accorder d'autorité, il y a peut-être un essai de réfutation indirecte¹; mais, à cela, on peut opposer victorieusement un passage d'une lettre que, quelques jours après la fête, il adressa à Menou. « Nous avons, lui dit-il le 11 fructidor, célébré ici la fête du prophète *avec une pompe et une FERVEUR* qui m'ont *presque mérité le titre de SAINT*². »

Ce mot, nous semble-t-il, suffit pour trancher la controverse³.

VI.

De toutes ces paroles, pourtant, et de tous ces actes, il n'est pas permis de conclure que Napoléon est vraiment devenu musulman. Quoi qu'il dise et qu'il fasse, partout et toujours⁴ on sent que c'est la politique qui le fait agir, et ses contemporains ne s'y sont point trompés. En Europe, on n'a jamais pris sa conversion au sérieux. La preuve, c'est que le meilleur juge en matière de foi, le Pape, n'a pas hésité à le

¹ « Du reste, il était faux, comme on le disait dans Goldsmith, qu'il se fût jamais habillé en musulman ; s'il était jamais entré dans une mosquée, cela avait toujours été, disait-il, comme vainqueur, jamais comme fidèle. » (*Mémorial*, I, p. 468).

² THIBAudeau, I, p. 287.

³ Pendant l'expédition d'Égypte, les journaux français ont publié un *Entretien de Bonaparte dans l'une des pyramides avec plusieurs imans et muphtis*, où on le fait pompeusement déclamer. On a vu plus haut que Bourrienne qualifie la scène de farce ridicule, et il nous paraît certain que c'est une pure invention. (Voir BOURRIENNE, II, pp. 300-301, et THIBAudeau, II, pp. 70-71.) Toutefois il est impossible de méconnaître que l'inventeur de cet entretien l'a composé de phrases tirées des proclamations de Bonaparte.

On en trouvera le texte dans Thibaudeau, II, pp. 489-493. L'*Entretien* a aussi paru à part.

⁴ Même en Syrie. Voir LORD ROSEBURY, *Napoléon. La dernière phase. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur*, par AUGUSTE FILON, 3^e édition, Paris, Hachette, 1901, p. 248.

sacrer, lui transférant ainsi les droits que les Bourbons se croyaient autorisés à dériver d'un sacre antérieur. Or, il n'eût pu le faire sans exiger une abjuration publique s'il avait regardé Napoléon comme musulman.

Qu'on ne dise pas que le Pape a pu ne pas être suffisamment informé. A défaut d'autres preuves du contraire, qu'il serait probablement facile de réunir, nous savons que le cardinal Maury lui avait adressé un mémoire au sujet des conférences de Verceil. Or, là, nous trouvons le passage suivant : « Ce fut lui (Bonaparte)..... qui, arrivant en Égypte, invita son armée, par une proclamation publique, à se jouer de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, en fréquentant les mosquées pour tromper les Musulmans, comme il avait séduit ou cru séduire les Italiens, en ménageant pendant quelque temps ce qu'il appelait la superstition romaine ; qui voulut se faire un mérite auprès de la Porte ottomane d'avoir renversé le Saint-Siège, ennemi implacable de l'Alcoran, et qui ne rougit pas de porter l'audace et la bassesse de son hypocrisie jusqu'à se déclarer lui-même disciple de Mahomet. Il est donc bien prouvé que cet homme extraordinaire ne connaît d'autre religion que son intérêt : et c'est en effet l'unique motif qui le détermine dans ce moment à se rapprocher du pape, en vertu d'une spéculation, que son ambition vient de faire sur les consciences catholiques¹. »

En présence de ce texte, il importe peu de rappeler que, plus tard, le silence s'était fait autour des actes religieux de Bonaparte en Égypte, soit qu'il eût donné ses ordres à ce sujet, soit que l'on comprit spontanément que ces souvenirs, peu favorables à sa nouvelle politique, devaient lui être désagréables. C'est ainsi que de Sacy n'osa pas publier dans sa *Chrestomathie arabe* le texte de la proclamation d'Alexandrie. « Lors de la première édition de la

¹ RICARD, *Correspondance diplomatique et Mémoires inédits du cardinal Maury*, tome premier, Lille, 1891, pp. 462-463.

Chrestomathie, dit-il, j'avais fait imprimer la traduction arabe de cette pièce dans le premier volume ; mais quand il fut question d'en imprimer le texte français dans le troisième volume, je craignis qu'on ne me sût mauvais gré de remettre sous les yeux du public cette proclamation où le chef de l'armée française se vantait *d'avoir détruit le Pape* : c'était en effet l'époque où, ses principes changeant avec les vues de son ambition, il venait de conclure un concordat avec le Souverain Pontife. Je supprimai donc la feuille du texte arabe où elle se trouvait, et j'y substituai une autre pièce. J'ai cru devoir rétablir, dans cette seconde édition, cette pièce qui mérite, par sa singularité et par son style hautain et dérisoire, d'être conservée à la postérité' . »

Ainsi encore, quand il fit, après Marengo, aux curés de la Lombardie une allocution où il donnait à la religion catholique tous les éloges qu'il avait donnés en Égypte au mahométisme, M. d'Haussonville nous apprend que « le retentissement en fut immense et tel que l'orateur lui-même l'avait souhaité. Qui se souciait alors de s'informer si, au Caire, dans la société des ulémas, le même général n'avait point parlé de la religion du prophète à peu près dans les mêmes termes qui lui servaient à vanter celle du Christ ? Parmi ses anciens compagnons de l'expédition d'Égypte qu'il avait si souvent entretenus de la beauté du Coran, dans le groupe de ses aides de camp à qui naguère il avait imposé de longues stations à la sainte mosquée d'El-Ahzar, c'est à peine si un petit nombre seulement se permettait encore, dans le particulier, quelques discrètes plaisanteries, ou plutôt des demi-sourires de plus en plus comprimés » .

Napoléon qui, en Égypte, ne s'est pas converti au mahométisme, n'a cependant jamais cessé d'y songer et, à Sainte-

¹ *Chrestomathie arabe*, 2^e édition, t. III, p. 368.

² COMTE D'HAUSSONVILLE, *L'Église romaine et le premier empire*, t. I, p. 63.



Hélène, il semble lui accorder la préférence sur toutes les autres religions. Lord Rosebery, s'appuyant sur les paroles du plus sérieux des témoins de cette période, Gourgaud, exprime comme suit son opinion à cet égard : « La religion est un des sujets les plus importants que l'on discute à Sainte-Hélène. L'un des livres que Napoléon lisait tout haut le plus volontiers, c'était la Bible. Cette lecture n'était pas toujours inspirée par les motifs les plus élevés, car, certain jour, on le voit feuilleter le Livre de Samuel et le Livre des Rois afin de chercher quel témoignage on y trouve en faveur de la monarchie légitime. Mais il est d'autres occasions où il lit la Bible à un autre point de vue. On nous dit qu'il était grand admirateur de saint Paul. A cette heure sombre de sa vie, ses pensées se tournaient souvent vers les questions de foi, mais pas toujours de façon à nous édifier. Nous avons tous lu certaines anecdotes qui le représentent montrant du doigt le firmament et professant un vague déisme. Newman, lui aussi, dans un beau passage, a donné, d'après la tradition, le jugement final porté par Napoléon, à Sainte-Hélène, sur le christianisme. Il y est censé comparer la vaine gloire de César et d'Alexandre avec la force vivante du Christ. Il conclut en disant : « Peut-il être moins qu'un être divin ? » Mais le langage du véritable Napoléon était fort différent. Gourgaud parle des astres et du Créateur dans le sens qu'on prête à Napoléon, mais l'Empereur lui donne sur les doigts. En deux mots, sa tendance paraît être vers la religion musulmane. Il reproche au christianisme de n'être pas assez ancien. Si cette doctrine avait existé, dit-il, depuis le commencement du monde, il pourrait y croire ; mais il n'en est rien. Et le christianisme n'aurait pas duré jusqu'à présent sans le crucifiement et la couronne d'épines, car le genre humain est ainsi fait. Pour lui, il ne peut pas accepter une forme de religion qui damne Platon, Socrate, et il a la politesse d'ajouter, tous les Anglais. En tout cas, pourquoi des châtiments éternels ?

Il avoue, d'ailleurs, qu'il a été très troublé par l'argument des cheikhs égyptiens, qui prétendaient que, quand on adore trois dieux, on est, de toute nécessité, païen.

« Le mahométisme, d'autre part, est plus simple et, — il ajoute cette remarque caractéristique, — il est supérieur au christianisme « parce qu'il a conquis la moitié du globe en dix ans, tandis qu'il en a fallu trois cents au christianisme pour s'établir ». Une autre fois, il déclare que la religion musulmane est la plus belle de toutes. Une fois même, il va jusqu'à dire « nous autres Mahométans ». S'il préfère le mahométisme au christianisme, il met le catholicisme au-dessus de l'anglicanisme, ou, du moins, le rite romain au-dessus du rite anglican. La raison qu'il donne de ses préférences, c'est que, dans la religion romaine, le peuple ne comprend pas « ce qu'il chante à vêpres.... il ne faut pas chercher à éclaircir ces matières-là ». Pourtant, il est d'avis que les prêtres devraient se marier, tout en ajoutant qu'il hésiterait à se confesser à un prêtre marié, parce qu'il irait tout redire à sa femme. Il déclare que lui-même, « étant oint », peut recevoir une confession. Il n'aime pas la hiérarchie romaine autant que le rite. Il est opposé à la papauté. La Grande-Bretagne et le Nord de l'Europe, dit-il, ont agi sagement en s'émancipant de ce joug. En effet, il est ridicule que le chef de l'État ne soit pas, en même temps, le chef de la religion. Pour cette raison, il regrette que François I^{er} n'ait pas comme il fut bien près de le faire, consommé sa propre émancipation et celle de son peuple, en adhérant à la Réforme. Lui-même, autrefois, lorsqu'il était las de sa lutte désastreuse contre la papauté, avait regretté de ne pas s'être fait protestant, au lieu de signer le Concordat. La nation l'aurait suivi et aurait été ainsi délivrée du joug de Rome ». (Pp. 212-214. Cfr. pp. 217-218, et GOURGAUD, *Sainte-Hélène, journal inédit* de 1815 à 1817... tome second... Paris, Ernest Flammarion, p. 272.)

Il convient, pour notre sujet, de lire aussi les judicieuses observations que fait M. Albert SOREL, dans le *Journal des Savants* de 1899, pp. 617-621.

VII.

Les jongleries religieuses de Bonaparte ont-elles fait impression sur les Égyptiens et les ont-ils assez prises au sérieux pour qu'elles aient laissé une trace quelconque dans la légende orientale ?

Il semble bien que le héros se soit fait illusion à ce sujet : « Je réussissais en Égypte, dit-il à Gourgaud, parce que je me montrais musulman avec les sectateurs du prophète¹ ». Ailleurs, il attribue à ses amabilités pour les cheikhs la conséquence d'avoir été averti trois fois d'un complot contre sa vie. « En les cajolant, j'ai été prévenu par eux de trois combats sacrés contre moi². »

Mais si on lit les historiens indigènes de l'expédition d'Égypte, on découvre sans peine qu'il se trompait du tout au tout. Malgré les efforts des Français, « ils ne pouvaient faire pénétrer la confiance dans les cœurs. Les Mulsumans cachaient intérieurement leur haine contre eux, formaient des vœux pour leur perte et leur malheur, et, par leur conduite, inspiraient des craintes au général en chef. Alors il commença à feindre la bonté et la douceur, afin de s'attirer l'affection des habitants et d'atteindre le but de ses désirs. Ce fameux général était un être extraordinaire, un véritable lion, un des héros les plus célèbres ; il avait la sagesse en partage et connaissait toute les ruses de ce monde³ ». Et ailleurs : « il traitait les Musulmans avec bonté, leur témoignait une grande amitié, paraissait plein de respect pour la religion musulmane, et prétendait qu'il suivait l'évidente vérité, ainsi qu'eux-mêmes. Mais les Égyptiens n'ajoutaient pas foi à ses discours, ils les regardaient comme une déception et n'avaient pas de tranquillité⁴ ».

¹ GOURGAUD, t. II, p. 60.

² GOURGAUD, t. II, p. 186.

³ NAKOULA, p. 49.

⁴ NAKOULA, pp. 131-132.

Un autre historien arabe, Djabarti, n'est pas moins formel. « Ce qui m'a le plus amusé, dit-il, c'est quand il a dit : « Je suis l'ami des Musulmans et ne veux que le bien de l'Égypte¹ ». On voit aussi, ajoute l'éditeur français de Djabarti « que l'apostasie du général Abdallah Jacques Menou ne lui inspirait que du dégoût². »

Et cela est bien naturel. Pourquoi les Égyptiens, imbus de tous leurs préjugés nationaux et religieux, auraient-ils, du premier coup, ajouté foi aux paroles flatteuses d'étrangers qui ne pouvaient pas leur inspirer confiance et qui, d'ailleurs, parfois parodiaient leurs cérémonies³.

Au surplus, comment croire que toutes ces promesses de conversion étaient sérieuses, puisque, pendant toute l'occupation, ils n'ont vu se réaliser que l'apostasie de Menou et celles de deux employés subalternes de l'armée : ce n'étaient pas même des soldats, « aux yeux desquels la chose était à la fois odieuse et ridicule⁴ ».

Ce qui devait, en outre, confirmer les Musulmans dans leur sceptique hostilité, ce sont les communications qu'ils recevaient de Turquie et qui démentaient toutes les affirmations de Bonaparte. Il est possible que le firman le plus connu⁵ ait été l'œuvre de la diplomatie anglaise à Constantinople et qu'il ne soit plus arrivé à temps en Égypte ; mais il y a eu certainement d'autres correspondances nombreuses dans le même sens et qui n'auront pas manqué leur effet.

¹ *Revue rétrospective*, 2^e série, t. XII, pp. 162-163.

² *Ibidem*, p. 163.

³ *Expédition d'Égypte*, III, p. 232.

⁴ *Expédition d'Égypte*, V, p. 105.

⁵ On trouvera le texte arabe de ce firman avec la traduction italienne de C. SCHIAPARELLI dans *Oriente, rivista trimestrale*, II (1895), pp. 47-51 et 56-61.—La traduction française dans *Expédition d'Égypte*, IV, pp. 142-152, et dans RYME, pp. 89-91.

D'autres pièces relatives aux rapports de Bonaparte avec la Turquie pendant cette période sont recueillies dans *l'Expédition d'Égypte*, IV, pp. 243 et suiv. et 250 et suiv. ; V, p. 392 et VI, pp. 276 et suiv. (THIBAUDEAU, II, pp. 431 et suiv.)

Sur ce point spécial, on peut donc conclure que les efforts de Bonaparte pour gagner les Égyptiens, en leur faisant croire qu'on était ou qu'on allait devenir Musulman, ont complètement échoué. On ne l'a pas cru et ses déclarations n'ont point enflammé l'imagination orientale.

VIII.

Un autre ressort que Bonaparte employa pour se rendre populaire fut de faire fabriquer des poésies arabes, qu'on répandait partout.

Il avait, dans ce moyen d'agir sur l'opinion publique, une confiance illimitée. C'est ainsi, par exemple, d'après Arnault, qu'il aurait dit le soir du 18 brumaire : « C'est la paix que nous venons de conquérir : c'est ce qu'il faut annoncer dans les théâtres, ce qu'il faut publier dans tous les journaux, ce qu'il faut répéter en prose, en vers et même en chansons' ».

C'était le système qu'il avait suivi en Égypte ; il commandait des poésies officielles, s'imaginant que ces froides productions auraient quelque influence. Sur ce point, il ne saurait y avoir de doute. « Tout cela, dit-il, n'était que pour être traduit en beaux vers arabes, et par un de leurs cheikhs les plus habiles². » Ailleurs : « le cheikh El-Mohdy, le plus éloquent, le plus instruit et le plus jeune de ceux de Gâma El-Azhar, était aussi celui qui était le plus dans sa confiance. Il traduisait les proclamations en vers arabes. Des strophes ont été apprises par cœur et sont encore récitées au fond des déserts de l'Afrique et de l'Arabie³ ».

Une des poésies les plus connues est celle de Nakoula,

¹ A. VANDAL, *Correspondant*, cci, p. 430.

² *Mémorial de Ste-Hélène*, t. I, p. 468. Le cheikh dont il veut parler est El-Mohdy. Cir. MARCEL, *Contes du cheikh El-Mohdy*, 2^e édit., t. II, pp. 74 et 83.

³ *Commentaires*, t. II, p. 366.



parce qu'elle a été éditée plusieurs fois⁴ ; il ne sera pas inutile de la reproduire ici, pour que le lecteur puisse en juger la valeur.

A composé cette Ode Nikoulâ èl-Tourk, fils de Youssouf èl-Tourk, Constantinopolitain d'origine, dans la ville du Kaire-la bien gardée ; y offrant ses éloges à la France, et à son héros incomparable, le prince de l'armée, le prince Bonaparte ; au commencement de l'an 1213.

1.

Enfin les temps prédestinés par Allah ont fait briller leur aurore ; une atmosphère de félicité les environne ; l'astre de la victoire qui éclaire les guerriers français a fait resplendir ses feux ; la renommée de la gloire les précède, avec eux sont la fortune et l'honneur.

2.

Le chef qui marche à leur tête est impétueux ; la terreur fait fléchir les fronts des rois devant lui ; devant l'invincible Bonaparte, le lion des combats, le puissant irrésistible, qui domine la destinée, et s'élève au-dessus du zénith de la suprématie et des cieux de la gloire ;

3.

Il est maître de la force insurmontable ; celui qui se déclare son ennemi, la destruction se précipite sur lui : son règne est inébranlable : devant lui est forcé de s'humilier le troupeau

⁴ MARCEL, *Ode arabe sur la conquête de l'Égypte*, etc., 1811, in-fol. et 1830. — NAKOULA, pp. 281-283. — *Expédition d'Égypte*, t. III, pp. 221-225. — *Décade Égyptienne*, an VII, t. I, pp. 139-140. — *Mémoires sur l'Égypte*, an VIII, pp. 118-128.

C'est la traduction de l'*Expédition* que nous reproduisons ici.

des puissants ; maître de la victoire, sa générosité est un océan qui ne connaît pas de rivages.

4.

Conquérant infatigable, il est l'unique parmi les hommes ; sa rapidité audacieuse surpasse l'admiration ; il a vaincu les royaumes ligués ensemble, il décide en sa volonté souveraine, il ordonne, et accourent en foule les bataillons, et sous les vaisseaux frémissent les mers.

5.

Il se rend maître d'Alexandrie et la soumet en un instant malgré ses obstacles, en Moharrem, mois auquel appartient l'honneur d'ouvrir l'année et la conquête : il inonde de son armée les plaines autour des remparts de la capitale qu'il menace de ses évolutions.

6.

Chaque soldat, chaque guerrier appelle impatiemment le jour du combat : il range ses bataillons avec habileté, suivant sa science de la guerre et sa longue expérience ; à son ordre précis ils s'élancent avec impétuosité, ils se précipitent sur les escadrons furieux des Mamlouks.

7.

Et le feu de la guerre s'embrace avec fureur, dans ce jour où les cheveux des petits enfants ont blanchi d'effroi ; le Héros tourne vers ses ennemis la bride de son coursier, et il les abreuve à la coupe de l'amertume ; il leur fait voir un jour terrible de bataille qui change la raison humaine en folie.

8.

Jour, dont on dira avec vérité : « que Dieu te préserve d'une journée pareille ! ». Soudain se disperse cette réunion de princes nombreux dans les déserts : et ils y voient la mort au-dessus de leurs têtes, déjà pleuvoir en grêle de feu.

9.

Les valeureux chefs parmi eux, la jeunesse guerrière, ne veulent plus que la retraite et la fuite : le sombre désespoir est désormais leur seul hôte : le malheur s'est appesanti sur ces maisons puissantes : Bonaparte triomphe ; et le Mamlouk est détrôné par sa défaite.

10.

Ses princes sont chassés au loin, désormais pestiférés, dans l'abjection et le déshonneur : et la conquête du Kaire a été dans le deuxième mois, Safar : l'ordre d'Allah est accompli ; et le jour du sabbat est celui auquel se fixe l'époque où le triomphe est complet.

IX.

Une autre poésie a acquis plus de renom encore, parce que Thiers l'a reproduite en partie et que Barthélemy et Méry l'ont imitée. La voici, d'après Thibaudeau.

Cantique chanté dans la grande mosquée du Caire, le 29^e jour d'épîphi, l'an 1218 de l'hégire, 5 thermidor an VI.

Le grand Allah n'est plus irrité contre nous ! Il a oublié nos fautes assez punies par la longue oppression des Mamlouks. Chantons les miséricordes du grand Allah !

Quel est celui qui a sauvé des dangers de la mer et de la fureur de ses ennemis le favori de la victoire ? Quel est celui qui a conduit sains et saufs sur les rives du Nil les braves de l'Occident ?

C'est le grand Allah ! le grand Allah qui n'est plus irrité contre nous. Chantons les miséricordes du grand Allah !

Les béys mamlouks avaient mis leur confiance dans leurs chevaux ; les beys mamlouks avaient rangé leur infanterie en bataille.

Mais le favori de la victoire, à la tête des braves de l'Occident, a détruit l'infanterie et les chevaux des Mamlouks.

De même que les vapeurs qui s'élèvent le matin du Nil sont dissipées par les rayons du soleil, de même l'armée des Mamlouks a été dissipée par les braves de l'Occident, parce que le grand Allah est actuellement irrité contre les Mamlouks ; parce que les braves de l'Occident sont la prunelle droite du grand Allah.

O fils des hommes, baissez le front devant la justice du grand Allah ! Chantez ses miséricordes, o fils des hommes !

Les Mamlouks n'adorent que leur avarice ; ils dévorent la substance du peuple ; ils sont sourds aux plaintes des veuves et des orphelins ; ils oppriment le pauvre sans miséricorde.

C'est pourquoi le grand Allah a enfin détruit le règne des Mamlouks ; c'est pourquoi il a exaucé les prières des opprimés, et leur a fait miséricorde.

Mais les braves de l'Occident adorent le grand Allah ; ils respectent les lois de son prophète ; ils aiment le peuple et secourent les opprimés.

Voilà pourquoi le favori de la victoire est aussi le favori du grand Allah ; voilà pourquoi les braves de l'Occident sont protégés par le bouclier invincible du grand Allah !

Réjouissez-vous, fils des hommes, de ce que le grand Allah n'est plus irrité contre nous ! réjouissez-vous de ce que sa miséricorde a amené les braves de l'Occident pour nous délivrer du joug des Mamlouks.

Que le grand Allah bénisse le favori de la victoire ! que le grand Allah fasse prospérer l'armée des braves de l'Occident !

Et nous, naguère race dégénérée, nous, replacés aujourd'hui au rang des peuples libres par le bras des braves de l'Occident, chantons à jamais les miséricordes du grand Allah !

Ces deux poésies sont les seules qui se soient, croyons-nous, conservées ; nous ne connaissons une autre, écrite par El-Mohdy à propos du ballon dont il sera question plus loin, que par la mention qu'en font les Commentaires de Napoléon² ; et, d'autre part, il n'est pas certain que les poésies arabes, conservées à Munich, aient été écrites en Égypte³.

Répetons-le : ce sont là des poésies officielles, payées à des indigènes qui se ralliaient aux Français, soit qu'ils crussent que là seulement était le salut du pays, soit qu'ils voulussent tout simplement s'enrichir au moyen de ces platitudes de valets, que les conquérants prennent si souvent pour des adhésions sérieuses⁴.

¹ THIBAUDEAU, t. I, pp. 433-434 ; cfr. p. 195. — RYMER, p. 65. — THIERS, t. X, pp. 100-101.

L'imitation de Barthélemy et Méry se trouve dans leur *Napoléon en Égypte*, édition de Bruxelles, 1836, pp. 43-44. — Cfr. GARSOU, *Les créateurs de la légende Napoléonienne*. — *Barthélemy et Méry...* Bruxelles... 1899, pp. 32-33.

Le refrain de Barthélemy et Méry est encore plus original que leur modèle :

Gloire à Kébir, sultan du feu !
Que Mourad pleure sa défaite !
Réunis dans le même lieu
Célébrons tous la même fête ;
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu
Et Mahomet est son prophète.

² T. II, p. 375.

³ J. AUMER, *Die arabischen Handschriften der K. Hof- und Staatsbibliothek in Muenchen...* Muenchen, 1866, p. 403, nos 891, 50 et 58-60.

⁴ Si les sources le permettaient, il serait intéressant de faire l'histoire de la poésie officielle en Orient. Comme matériaux, citons une poésie en l'honneur de Kléber (NAKOULA, pp. 283-284) et l'hymne

X.

Mais — et l'on ne s'en étonnera pas — à côté de cette poésie officielle, il s'est produit des pièces nationales. Ce que nous en savons nous permet d'affirmer qu'elles sont hostiles aux Français et qu'elles ont dû contrebalancer l'effet des autres. C'est du moins ce que semblent devoir faire conjecturer les quelques vers que Djabarti nous a conservés¹.

Entre ces poésies vraiment nationales et celles qui sont dues à des Égyptiens domestiqués, il faut placer, nous semble-t-il, les vers que Gérard de Nerval nous a conservés et qu'il a entendus non loin du Caire.

« Pendant un des intervalles de la musique et de la danse, nous dit-il², le réis m'avait fait prendre place près d'un vieillard qu'il me dit être son père. Ce bonhomme, en apprenant quel était mon pays m'accueillit avec un juron essentielle-

national égyptien, par REFAAH, dont le poème a été couronné dans un concours; on en trouve la traduction, par le D^r PERRON, dans la *Revue de Paris*, du 15 avril 1856, pp. 280-285.

Dans le premier volume de la *Revue d'Égypte*, publiée par GAILLARDOT BEY (Le Caire, 1894-1895) a paru un « Poème historique sur les événements importants de la vallée du Nil depuis son origine jusqu'à nos jours, composé par M. AHMAD-CHAWKI, poète égyptien, attaché au cabinet européen de S. A. le Khédive, licencié en droit de la Faculté de Paris, et traduit par M. PHILIPPE BOCTI », pp. 471-488 et 545-556 (texte arabe).

Le lettré oriental en question a consacré à Napoléon la strophe suivante :

« Et l'Aigle est arrivé, dévorant l'espace, entouré de sa milice d'aigles altérés et désirant édifier sur le Nil un empire aussi vaste que le ciel et la terre. Rome ainsi que les puissants Césars avaient déjà rêvé cet empire, et avaient envoyé successivement en Égypte leurs agents, au Soudan, leurs savants. Si les Français avaient demandé avis à Rome, cette dernière leur aurait dit la vérité : « Tous les empires passés ont appris que nous avons été pour eux un poison et un fléau (pp. 486 et 546). »

¹ *Revue rétrospective*, 2^e série, t. XII, pp. 343 et 381-282; 3^e série, t. I, pp. 44-45 et 58; cf. pp. 253-254.

² *Voyage en Orient*, Paris, 1867, t. I, p. 201.

ment français, que sa prononciation transformait d'une façon comique. C'était tout ce qu'il avait retenu des vainqueurs de 98. Je lui répondis en criant :

— » Napoléon !

» Il ne parut pas comprendre. Cela m'étonna ; mais je songeai bientôt que ce nom datait seulement de l'Empire.

— » Avez-vous connu Bonaparte ? lui dis-je en arabe.

» Il pencha la tête en arrière avec une sorte de rêverie solennelle, et se mit à chanter à pleine gorge :

Ya salam, Bounabarteh !

(Salut à toi, ô Bonaparte !)

» Je ne pus m'empêcher de fondre en larmes en écoutant ce vieillard répéter le vieux chant des Égyptiens en l'honneur de celui qu'ils appelaient le sultan Kébir. Je le pressai de le chanter tout entier, mais sa mémoire n'en avait retenu que peu de vers.

» Tu nous as fait soupirer par ton absence, ô général qui prends le café avec du sucre ! ô général charmant dont les jours sont si agréables, toi dont le glaive a frappé les Turcs ! Salut à toi !

O toi dont la chevelure est si belle ! depuis le jour où tu entras au Caire, cette ville a brillé d'une lueur semblable à celle d'une lampe de cristal ; salut à toi ! »

Il est difficile de beaucoup tirer d'un fragment aussi court. On peut admettre cependant qu'il a été composé lors du retour de l'expédition de Syrie, et vu ses expressions un peu enfantines, croire que c'est l'œuvre de quelque poète populaire, qui aura écrit spontanément cette pièce et qui l'aura présentée à Bonaparte, dans l'espoir d'être récompensé. Ce qui surtout nous fait penser qu'il s'agit d'un poète populaire, ce sont les mots : « ô général qui prends le café avec du sucre ». Ailleurs aussi, en effet, nous trouvons cette idée de sucre chez des gens du peuple. Dans une lettre du Directoire, on rappelle qu'un des principaux habitants du pays disait à un général français : « Sultan, tu ne devrais pas donner du

pain à tes soldats; ils méritent d'être nourris avec du sucre¹ ». Et, dans un autre passage, on raconte que des Arabes du Mont Sinäi disent de Bonaparte que « son bras est fort et ses paroles sont de sucre² ».

Mais cette poésie, pas plus que celles que le conquérant avait directement commandées, n'a pu exercer grande influence sur la formation de la légende napoléonienne : suspectes toutes à cause de leur origine, différentes comme style et comme idées de celles qu'on connaissait et aimait, elles ont dû plutôt paraître ridicules aux Égyptiens.

XI.

Les poètes turcs ont aussi écrit quelques pièces à l'occasion de l'expédition d'Égypte; on se doute dans quel sens et avec quel effet.

En voici une de Sourouri, que von Hammer nous fait connaître dans son histoire de la poésie ottomane³ :

Der Ungläub'ge, den man Bonaparte nennt,
Hat des Islams Länder unverseh'ns berennt;
In dem eig'nen Netze ward der Bär gefangen,
Als er gierig süssen Bissen wollt' erlangen;
Keine Nachricht war gelanget zu den seinen,
Schwarzen, raubgemästeten, verruchten Schweinen;
Jeder seiner Leute rang sich wund die Hände,
Reu' und Täuschung waren dieses Feldzugs Ende;
In dem Schrecken kannte einer andern nicht,
Angstschweiss troff von dem geschlagenen Gesicht;
Weil den Streich geführt so mächt'gen Kämpfers Faust,
Ward sein Leib wie Faden feinen Tuchs zersaus't
Funkelt nicht mein Epigramm wie blanker Stahl?
Die Franzosen schlug ägypt'scher Blindheit Qual!⁴

¹ THIBAudeau, t. v, pp. 99-100.

² THIBAudeau, t. v, p. 72.

³ *Geschichte der osmanischen Dichtkunst*, t. iv, p. 492. — Cfr. pp. 499 et 562.

⁴ Woertlich: Frankreich kam mit Verrätherey nach Aegypten und ward blind.

Bibliothek der
Deutschen
Morgenländischen
Gesellschaft

Ces vers, dont nous ne savons s'ils sont exactement traduits, sont grossiers et sans goût¹, soit par la faute de l'auteur, soit par celle du traducteur, von Hammer, qui était un piètre poète. Ils nous montrent toutefois un Bonaparte sans prestige aux yeux de la foule².

XII.

L'emploi des grands moyens, la religion et la poésie, n'empêcha pas d'en essayer d'autres, moins puissants, tels que les fêtes ou les prestiges de la science, sans trop de succès pourtant.

La première fête que l'on célébra avec pompe, celle du Nil, toutefois, parut, de l'aveu même des indigènes, assez bien réussir ; à ce point que les Égyptiens proclamèrent, dit-on, que jamais le Nil n'avait été aussi élevé, bien que cela fût manifestement faux³.

¹ SERVAN DE SUGNY, *La Muse ottomane*, Paris, 1855, s'en montre assez scandalisé (pp. xxxiii et 302) ; il ne pouvait pourtant pas s'attendre à des déclarations de tendresse de la part des Turcs.

² En France, l'expédition d'Égypte n'a pas encore trouvé de chantre qui se soit montré à la hauteur de ce magnifique sujet. Tout le monde connaît le poème de Barthélemy et Méry, qui a paru en 1828, et que G. Schwab a traduit en allemand, en 1829. Sainte-Beuve l'a apprécié moins favorablement que M. Garsou (pp. 29-30).

Dans leur préface, Barthélemy et Méry nous font connaître une épopée en douze chants d'Aubert, qui, d'après ce qu'ils en disent, paraît assez grotesque. Ils doivent d'ailleurs faire erreur sur le nom de l'auteur, car la Biographie de Michaud attribue à l'abbé Aillaud la paternité de l'Égyptiade, poème héroïque en douze chants, Toulouse, 1802, in-8°, et Paris, 1813, in-8°.

On sait, enfin, que V. Hugo a consacré deux de ses Orientales (la 39^e et la 40^e) au souvenir de l'expédition d'Égypte.

³ THIBAudeau, t. I, pp. 283-286 ; *Expédition d'Égypte*, t. III, pp. 373-376 ; RYME, p. 64 ; GOUIN, *L'Égypte au XIX^e siècle*, Paris, 1847, p. 55 ; THIERS, t. X, pp. 101-102 ; NAKOULA, pp. 50-51.

Mais ce fut en vain qu'on donna un vif éclat à la fête républicaine du 1 vendémiaire an VIII¹. « Les Turcs furent assez insensibles à toutes ces choses », dit Bourrienne². S'ils se montrèrent assez frappés de la partie militaire, qui leur montrait la puissance de leurs oppresseurs, le reste excita plutôt des sentiments d'étonnement ou de déplaisir, que Nakoula nous expose d'une façon assez amusante. « Au commencement du mois rebi-ul-sani, les Français firent une grande fête en l'honneur de la République. Voici comment ils la célébrèrent. Ils fabriquèrent une longue colonne toute dorée, y peignirent le portrait de leur sultan et de sa femme qu'ils avaient tués dans Paris, et la dressèrent sur la place de Iezbéquié. Ils posèrent ensuite, depuis la colonne jusqu'au bord de la place, des planches peintes de trois couleurs, sur lesquelles ils représentèrent les combats qui avaient eu lieu à Embabé, et la prise du Caire. On y voyait des guerriers des deux partis, le portrait d'Eyoub-bey, tué dans la bataille d'Embabé, et ceux des beys qui avaient péri ; on avait également représenté la fuite des Mamlouks, et tout ce qui s'était passé dans cette bataille. Les Français disaient que cette colonne était l'arbre de la liberté, mais les Égyptiens répondaient que c'était plutôt le pieu avec lequel ils étaient empalés, et la marque de la conquête de leur pays. Elle resta dressée pendant dix mois environ, et lorsqu'on l'enleva, les Égyptiens en éprouvèrent une grande joie³. »

Pour ne relever qu'un détail, — il est assez caractéristique, — la musique qui, dans toutes ces fêtes, jouait un grand rôle⁴,

¹ BOURRIENNE, t. II, pp. 171 et suiv. ; *Expédition d'Égypte*, t. III, pp. 378 et suiv. ; RYME, pp. 67-69 ; GOUIN, pp. 55-56.

² T. II, p. 173.

³ P. 52.

⁴ Les Français semblent y avoir attaché une grande importance. Bonaparte, dit HERBIN, avec un béat optimisme (p. 191), avait trouvé les Égyptiens « sombres, atrabilaires, querelleurs, par l'effet de la tyrannie ; il les rend gais, aimables, bons, par des jeux, des fêtes et de la musique ».

ne parvenait pas à toucher les Égyptiens. « Notre musique, dit Bourrienne, n'avait pas non plus une grande influence sur eux ; ils restaient impassibles en écoutant tous les airs qu'on leur jouait, à l'exception toutefois de l'air de Malbrough ; quand on l'exécutait, leur physionomie s'animait, leurs traits devenaient mobiles, et ils s'agitaient comme s'ils eussent voulu danser¹. »

On serait tenté de voir là un effet de l'atavisme, si on peut admettre, avec Chateaubriand et Génin², que l'air de Malbrough est une complainte rapportée d'Afrique par saint Louis et composée par les Sarrasins sur leur défaite à la Massoure. Mais il y a une explication plus vraisemblable : les Arabes aimaient cet air à cause de sa simplicité et de sa facilité. La preuve, c'est ce que Garcin de Tassy³ dit de la chanson *Au clair de la lune*, dont la beauté musicale « n'a pas échappé aux Arabes lors de l'expédition d'Égypte, car ils l'ont traduite dans leur langue, et des voyageurs l'ont entendu chanter jusqu'en Syrie ».

XIII.

Mais, pas plus que nos arts, nos sciences ne parvenaient à apprivoiser les Égyptiens.

« Quelques jours après la visite du prétendu prophète dont j'ai parlé précédemment, dit Bourrienne, il (Bonaparte) voulut, si je puis ainsi m'exprimer, opposer sorcier à sorcier. Pour cela, il fit inviter les principaux cheiks à des expériences de chimie que devait faire M. Berthollet. Le général s'attendait à jouir de leur étonnement ; mais tous les miracles de la transformation des liqueurs, des commotions électriques et du galvanisme ne leur causèrent aucune surprise ; ils virent opérer notre habile chimiste avec un imperturbable sang-

¹ T. II, p. 178.

² *Revue de Paris*, édition belge, 1844, t. XI, pp. 234-250. LAROUSSE a utilisé cette dissertation dans son Encyclopédie, v^o Malbrough, mais sans rien y ajouter.

³ GARCIN DE TASSY, *Allégories, récits poétiques et chants populaires, traduits de l'arabe, du persan, de l'hindoustani et du turc*, Paris, Leroux, 1876, p. 538.

froid. Quand M. Berthollet eut fini, le cheik El-Bekry lui fit dire par l'interprète : « Tout cela est fort beau, mais peut-il faire que je sois en même temps à Maroc et ici ? ». Berthollet répondit en haussant les épaules. — « Eh bien ! dit alors le cheikh, il n'est donc pas tout à fait sorcier¹. »

Même aventure pour les aérostats, et nous avons, à ce sujet, deux versions aussi amusantes l'une que l'autre.

Celle de Napoléon. « Un spectacle nouveau, et dont les Français attendaient un grand résultat, fut un ballon que Conté lança. Il s'éleva et disparut dans le grand désert de la Lybie. On a toujours ignoré le lieu où il est allé tomber ; il ne portait personne ; il y avait des vers écrits en turc, en arabe, en français. Il n'excita pas autrement la curiosité des Musulmans ; mais, s'il ne produisit pas l'effet auquel on s'attendait, il fut l'objet de divers bruits : c'était, disaient les fidèles, un moyen de correspondance du sultan El-Kebir avec Mahomet. Le cheikh El-Mohdi rit beaucoup de cette rumeur populaire. Il composa sur ce sujet de très beaux vers arabes, qui se répandirent dans tout l'Orient². »

Puis celle de Djabarti³, plus vraie, probablement. « Je vis, dit-il, une toile comme une tente, suspendue à un mât. Cette toile était tricolore. Il y avait une grande tasse dans laquelle se trouvait une mèche. Cette tasse était suspendue à un mât par une chaîne. En haut était un anneau attaché avec des cordes, dont on tenait les bouts dans diverses maisons. A quatre heures, on alluma la mèche. La fumée entra dans la toile et la gonfla. Elle devint une grande coupole. La fumée voulait s'élever plus haut, mais elle n'avait pas d'issue ; elle gonfla la toile, qui s'arrondit comme une balle. On coupa les cordes, et le ballon monta aux cieux en suivant tout douce-

¹ BOURRIENNE, t. II, p. 178. — Cfr. RYME, p. 66.

² *Commentaires*, t. II, p. 375.

³ *Expédition d'Égypte*, t. IV, pp. 214-215.

ment la direction du vent. Quelque temps après, la tasse tomba avec une grande quantité de proclamations. On comprit l'intention des Français. Ce n'est pas un bâtiment pour voyager d'un pays à l'autre, mais une espèce de cerf-volant' ».

XIV.

Après avoir passé en revue les moyens plus ou moins grossiers que Bonaparte crut de bonne politique d'employer pour gagner les Égyptiens, il n'est que juste d'examiner maintenant en peu de mots les réalités de la campagne et de voir ce que les victimes ont dû en penser.

Un conquérant chrétien, à l'époque de Bonaparte, avait-il chance d'établir en Égypte un empire durable et de le faire entrer dans les voies de la civilisation européenne? Y avait-il, notamment, dans ce pays, des éléments nationaux sur lesquels on eût pu s'appuyer efficacement ?

À la question ainsi posée, il nous semble bien qu'il faut répondre par l'affirmative. Entre les grands et le clergé, qui partageaient avec les Mamlouks les avantages du pouvoir et qui devaient être hostiles aux conquérants, d'une part, et, d'autre part, la populace, qui, fanatique comme toutes les populaces, n'était que trop disposée à se laisser exciter, il y avait une classe moyenne, humaine et généreuse, qu'il eût été facile de se concilier. Denon nous l'atteste formellement².

¹ Bonaparte avait aussi songé à utiliser le théâtre pour agir sur les idées des vaincus. Lors de son départ, il dit, dans les instructions laissées à Kléber, ce qui suit : « J'avais déjà demandé une troupe de comédiens ; je prendrai un soin particulier de vous en envoyer. Cet article est très important pour l'armée et pour commencer à changer les mœurs du pays ». (*Exp. d'Égypte*, t. vi, p. 301.)

² VIVANT DENON, *Voyage dans la basse et la haute Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, 4^e édition, Paris, Didot, an xi (1803), t. I, pp. 205-206.

En respectant sa religion, on calmait ses scrupules et il eût mieux valu même pour cela ne pas se livrer à des manifestations charlatanesques, dont son bon sens devait lui faire comprendre le peu de sérieux. Mais ce qui l'eût surtout gagnée définitivement, c'est un ordre de choses assuré et fondé sur des lois, lui permettant de jouir sans danger de son aisance. Car c'est là un des vices les plus graves de beaucoup de gouvernements orientaux : quiconque est ou paraît riche, devient l'objet de mesures arbitraires de confiscation, et nul ne peut posséder une fortune sans la cacher et, par suite, sans être empêché d'en jouir. Ainsi, par exemple, quand on fut rassuré sur les intentions de Desaix, les gens aisés ne tardèrent pas à se montrer et à s'entendre avec bonheur avec lui¹. Ainsi encore, Bourrienne nous parle d'un faux pauvre, dont le cas est tout-à-fait caractéristique².

Bien entendu, pour inspirer une confiance durable, il eût fallu que, pendant longtemps, les institutions nouvelles pussent fonctionner, afin qu'on eût le loisir de s'y accoutumer et de se persuader que l'intention des vainqueurs de faire régner l'ordre et la loi était sérieuse et définitive. Or, c'est le temps, d'abord, qui a manqué ; puis les circonstances ont amené tout autre chose que des mesures de douceur et de justice.

Il serait trop long de parler de l'organisation que Bonaparte donna à l'Égypte et des mesures civilisatrices qu'il prit. Un exemple seulement. Il réforma le système des impôts en le réorganisant d'après nos idées occidentales³ ; naturellement, on le comprit si peu qu'il ne put fonctionner, et vu d'ailleurs le besoin d'argent, on dut en revenir à l'arbitraire des avanies⁴. Mais, même ici, on commit une grande faute

¹ DENON, t. II, pp. 191-192 et 268-269.

² BOURRIENNE, t. II, pp. 101-102.

³ Voir p. ex., THIBAudeau, t. I, pp. 326 et suiv.

⁴ BOURRIENNE, t. II, p. 198 ; THIBAudeau, t. I, p. 344, etc.

en frappant une monnaie dont la valeur intrinsèque était de beaucoup inférieure à son taux nominal. Les Français se réjouissaient des bénéfices que leur donnait l'opération, ne se rendant pas compte du discrédit que devait nécessairement leur valoir cette filouterie¹.

Quoi qu'il en soit de ce détail, ce qu'il pouvait y avoir de juste dans la manière de faire des Français ne manqua pas d'être goûté des indigènes, et nous avons, à ce sujet, un témoignage formel².

Malheureusement, la force des choses devait amener des pillages et des violences de nature à détruire tout l'effet favorable que pouvaient produire quelques bonnes mesures.

Non que le pillage fût dans les vœux de Bonaparte. Avant même de débarquer en Égypte, il publia un règlement sévère pour réprimer tous les crimes que les soldats seraient tentés de commettre³, et, s'il eût été strictement appliqué, conquérants et vaincus n'auraient eu qu'à se réjouir des résultats.

Mais le pillage était inévitable, sous une forme ou sous l'autre. Il y avait à récompenser les soldats et les généraux, qui, éloignés de leur patrie et exposés à des fatigues et à des dangers inouïs, avaient bien quelque droit à des faveurs : au vaincu, naturellement, incombait le devoir de payer les frais des malheurs qu'on lui infligeait. Aussi, avant l'embarquement à Toulon, Bonaparte, dans un discours resté fameux, avait promis « à chaque soldat qu'au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre⁴ » .

Il est vrai que le *Moniteur* déclara, peu après, ce discours apocryphe ; mais Thibaudeau lui-même croit à son authenticité⁵ et Ryme le reproduit sans objection⁶. Ce qui prouve,

¹ THIBAUDEAU, t. I, p. 340 ; RYME, p. 80.

² NAKOULA, p. 85.

³ THIBAUDEAU, t. I, p. 427. — Cfr. IBIDEM, p. 215.

⁴ THIBAUDEAU, t. I, pp. 47-48 ; *Mém. de St^e-Hélène*, t. I, p. 114.

⁵ P. 49.

⁶ P. 17.

d'ailleurs, à toute évidence qu'il a été tenu, c'est que, plus tard, « les soldats, en parcourant ces vastes plaines de sable, s'égayaient sur la générosité de Bonaparte qui avait promis à Toulon, au moment du départ, de leur donner à chacun sept arpents de terre : *Il peut bien en donner à discrétion*, disaient-ils, *nous n'en abuserons pas* ».

Il fallait aussi doter les généraux, et c'est ce qu'on fit¹.

Mais il y avait, en outre, des causes plus profondes. La guerre devait nourrir la guerre, d'après le principe de Bonaparte, et si des mesures d'apparence légale ne suffisaient pas, il fallait bien recourir à d'autres. Puis, les passions une fois déchaînées par l'état de guerre, comment les réfréner² ?

D'autant plus qu'il y avait en présence deux éléments inconciliables : une armée indisciplinée et une population animée d'une haine violente.

Les soldats français étaient braves et chaque page, pour ainsi dire, de Nakoula l'affirme hautement ; ils étaient, en Égypte aussi, souvent généreux³. Malheureusement, les circonstances portaient à l'excès leur indiscipline naturelle⁴. Puis l'armée traînait à sa suite, comme toujours en cas de guerre, une bande de misérables qui ne songeaient qu'à s'enrichir par tous les moyens⁵.

Aussi la masse de la population avait, pour les Français, une haine violente. Sur ce point, les témoignages abondent.

¹ THIBAudeau, t. II, p. 277.

² THIBAudeau, t. II, p. 125.

³ Il suffira de citer quelques exemples de pillage : NAKOULA, p. 36. — NAKOULA, p. 204, et VIGO-ROUSSILLON, *L'Expédition d'Égypte, Revue des Deux Mondes*, 1890, C, p. 739. — THIBAudeau, t. I, p. 231. — *Expédition d'Égypte*, t. III, p. 497 ; etc.

⁴ Par exemple NAKOULA, pp. 133 et 209.

⁵ YORCK DE WARTENBURG, *Napoléon chef d'armée. Traduit de l'allemand par le commandant Richert*, Paris, Baudoin, 1899, t. I, pp. 145-148.

⁶ *Expédition d'Égypte*, t. IV, p. 101.

« Nous n'avions pas d'amis en Égypte » dit Bourrienne¹. La population du Caire, dit Vigo, était incorrigible². L'armée devait faire aux Égyptiens une guerre à mort³, car, « seule, la terreur pouvait nous maintenir dans un pays où nous étions en petit nombre et dont les habitants étaient, par fanatisme religieux, nos irréconciliables ennemis⁴ ». York nous parle aussi de l'hostilité de la population⁵.

Dans cette situation, des violences devaient nécessairement se produire.

Nous ne parlerons pas des horreurs commises en Syrie⁶; n'ayant pas atteint directement les Égyptiens, elles ne doivent pas leur avoir laissé de souvenirs cruels. Mais en Égypte, quel sombre tableau !

Et, là encore, pour être équitables, mettons de côté les actes que l'on peut qualifier de répression; ce sera faire preuve d'indulgence⁷. Ne citons donc que les cruautés gratuites.

Dans la *Revue d'art dramatique* de 1893, M. Albert-Firmin Didot fait connaître les souvenirs du danseur et poète Despréaux; voici ce qu'il avait entendu raconter à Marmont sur ce qui s'était passé en Égypte: « Je me rappelle qu'un jour, après avoir déjeuné chez Marmont, avec M. de Talleyrand,

¹ T. II, p. 298.

² VIGO, p. 732.

³ VIGO, p. 609.

⁴ VIGO, p. 599.

⁵ YORCK, t. I, p. 143. — Cfr. NAKOULA, pp. 49 et 54.

⁶ Thibaudeau fait d'un cœur léger l'apologie de ces violences. « Des écrivains qui ont traité de cette campagne et qui, dans leur extrême sensibilité, n'ont cessé de s'attendrir sur le mal fait par les Français à ces pauvres Orientaux, comme on sait si bons, si humains et si généreux, n'ont pas manqué de déplorer ces ravages, en effet tristes résultats de la guerre, et d'en faire un chef d'accusation contre Bonaparte, comme si, même en Europe, les armées des nations les plus policées n'en avaient pas, de tout temps, commis de semblables, pour leur utilité et pour nuire à leur ennemi » (t. II, p. 271).

⁷ P. ex. BOURRIENNE, t. II, pp. 184-185. — RYME, p. 73. — THIBAudeau, t. I, pp. 316-317 et 375.

moi troisième, la conversation fut sur les atrocités que les soldats ont commises dans ce pays. Ils pillaient les villages et les petites villes, entraînaient de force dans les séraïls, jetaient les femmes par les fenêtres et commettaient mille autres forfaits semblables ».

Un autre témoin très sérieux, Denon, fait un aveu précieux : « Si nos soldats laissent voir quelques passions brutales dans un moment de pillage, ils déploient toutes les vertus dans un jour de combat' ».

Et, ailleurs², il raconte une anecdote typique. « Un des nôtres, renversé, avait joint un Mamlouk expirant, et l'égorgeait ; un officier lui dit : comment, en l'état où tu es, peux-tu commettre une pareille horreur ? Vous en parlez bien à votre aise, vous, lui dit-il, mais moi, qui n'ai plus qu'un moment à vivre, il faut bien que je jouisse un peu. »

Mais il serait répugnant de continuer ce sujet, d'autant plus, qu'au point de vue de la légende, ces cruautés n'auront probablement pas exercé l'influence qu'à première vue nous serions portés à leur attribuer.

Les Orientaux, en effet, ne les réprouvent pas toujours comme nous, et l'on pourrait citer, à ce propos, des faits stupéfiants. Nul n'ignore à quelles cruautés capricieuses se livrait habituellement le pacha d'Acre, Djezzar-Pacha, qui fut un véritable monstre. Or, ces cruautés, comme nous l'apprend M. Lockroy, « inspirèrent au peuple une sorte de respect religieux. N'est-ce pas à Dieu qu'il faut rapporter les phénomènes qu'on n'explique pas³ ? » Peut-être sa charité lui faisait-elle beaucoup pardonner⁴. Quoiqu'il en soit, il mourut (en 1808) « entouré de la vénération de son peuple ;

¹ DENON, t. III, p. 43.

² DENON, t. I, p. 240. — *L'Expédition d'Égypte* reproduit cette anecdote (t. III, p. 403).

³ AHMED LE BOUCHER, p. 198.

⁴ Id. p. 200.

on lui dressa un tombeau dans la mosquée ; on le considéra comme un saint et, mort, il fit des miracles¹ ».

“ Les idolâtries populaires ! s'écrie de Goncourt². Sait-on combien Marat, mort, a eu d'autels et de tombeaux ? Quarante-quatre mille³ ! ”

XV.

Mais si ces pillages et ces violences ne nous semblent pas avoir nui à l'éclosion d'une légende, ils ne nous paraissent cependant pas de nature à avoir donné aux Égyptiens un très vif enthousiasme pour les Français. Et l'on ne peut s'empêcher de sourire quand on entend de graves historiens affirmer qu'ils ont pleuré le départ de leurs conquérants⁴.

“ L'Égypte a sincèrement regretté les Français », dit Agoub⁵, jeune Égyptien établi en France. Et à première vue, cette déclaration paraît probante. Mais si l'on veut bien se rappeler qu'Agoub avait six ans quand il a été emmené en France, on reconnaîtra que ce qu'il affirme n'a pas la valeur d'un témoignage personnel et ne constitue en réalité qu'une opinion.

Les témoignages, c'est aux indigènes qu'il faut les demander. Et alors nous apprenons qu'aux yeux des Égyptiens,

¹ AHMED LE BOUCHER, pp. 292-293.

² *Journal des GONCOURT*, 1887, t. II, p. 6.

³ Qu'on se rappelle, à ce propos, l'hymne composé par Désaugiers pour l'inauguration des bustes de Rousseau, Marat et Le Pelletier, à la section du Contrat social, le 25 frimaire, deuxième année de la République. Donnons-en au moins le refrain :

Marat ! Le Pelletier ! noms chéris et sacrés,
Toujours par les Français vous serez réérés.

⁴ *Expédition d'Égypte*, t. VIII, p. 471, et t. IX, pp. 13 et 72.

⁵ *Discours sur l'expédition des Français en Égypte, en 1798, considérée dans ses résultats littéraires*, Paris, Collin de Plancy, 1823, p. 40.



qui s'étaient déjà réjouis quand courut le faux bruit de la mort de Bonaparte¹, « le mois et l'année où le drapeau français fut abattu furent pour les musulmans l'époque la plus belle et la plus heureuse² ». D'autres passages du même auteur ne sont pas moins catégoriques³ et ils sont d'autant plus significatifs que Nakoula s'était rallié aux conquérants.

Les Français ont donc disparu de l'Égypte sans qu'on les pleure, et leur souvenir n'a été maintenu un certain temps que par les deux ou trois cents soldats qui, au témoignage de Chateaubriand⁴, restèrent éparpillés dans le pays, en y jouant encore un rôle assez brillant, mais qui finirent par se perdre sans laisser de traces⁵.

En réalité, comme le dit un savant français, Clot-bey, qui a longtemps habité l'Égypte, « la sage tolérance de Bonaparte, le respect habile qu'il témoigna pour la religion et les mœurs du pays conquis, disposèrent celui-ci à avoir plus tard des contacts plus multipliés avec l'Europe, et à se tourner vers la civilisation occidentale, pour lui demander les éléments d'une organisation nouvelle⁶ ». Pour tant et de si héroïques efforts, ce n'est guère.

¹ NAKOULA, p. 123.

² NAKOULA, p. 179.

³ NALOULA, pp. 264-265 et 270-271.

⁴ *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (*Œuvres de Chateaubriand*, édition Legrand, Troussel et Pomey), t. VIII, pp. 33-34.

⁵ D'après les auteurs de *l'Égypte moderne* (*Univers pittoresque*, Didot, 1847, p. 5), ce nombre était de huit cents environ, et, de leur temps, il n'en restait que cinq ou six, qui végétaient misérablement.

Ailleurs (*Expédition d'Égypte*, t. III, p. 322) on fait mention de la fille d'un dragon français qui, veuve d'un chef, gouvernait encore vers 1830 la tribu de Bakaryeh.

MARMONT, dans ses voyages, cite aussi un Français, devenu musulman et employé au service de Méhémet-Ali. (*Voyage de M. le Maréchal duc de Raguse en Hongrie, etc.* Bruxelles, 1837, t. IV, pp. 5-6.)

GOUIN (pp. 93-94) nous parle d'un Français devenu juge, et dont l'uniforme était vénéré.

⁶ CLOT-BEY, *Aperçu général sur l'Égypte*, Bruxelles, Meline, Cans et C^{ie}, 1840, t. I, pp. LIV-LV.

XVI.

Mais, quelle qu'ait été l'impression faite par les Français en général, il faut dire aussi en un mot celle que laissait l'homme extraordinaire qui les commandait et dont la figure se détachait si fortement au milieu de ceux qui l'entouraient.

Si ses proclamations, si les poésies qui le célébraient ne semblent guère avoir produit d'effet, si, notamment, on ne paraît pas avoir pris au sérieux sa prétention d'être l'homme du destin prédit par le Coran¹, il n'en est pas moins évident que sa puissante personnalité excita une vive admiration².

Le grand Bonaparte, comme l'appelle Djabarti³, les étonnait particulièrement par son indomptable héroïsme au milieu des circonstances les plus difficiles⁴ ainsi que par son génie⁵.

Mais sa bonté ne les frappait pas moins⁶ et ils trouvaient tout naturel que ses soldats l'adorassent comme un dieu⁷. « Son bras est fort, disaient les Arabes, et ses paroles sont de sucre⁸. » Et quand Kléber l'eut remplacé « ils ne trouvèrent pas un visage riant comme celui de Bonaparte ; il ne causait pas non plus comme lui⁹ ».

¹ Par exemple, *Commentaires*, t. II, pp. 365, 401 et 404 ; THIBAudeau, t. II, p. 177 ; RYME, p. 113.

² Surtout chez les chefs : *Mémorial de Ste-Hélène*, t. I, pp. 124-125 ; *Commentaires*, t. III, p. 183 ; RYME, p. 178. — *Expédition d'Egypte*, t. IX, p. 53.

³ *Revue rétrospective*, 2^e série, t. XII, p. 344.

⁴ NAKOULA, pp. 57, 107, 118 et 212.

⁵ NAKOULA, pp. 140 et 151.

⁶ NAKOULA, p. 142. Voir cependant p. 98.

⁷ NAKOULA, p. 121.

⁸ THIBAudeau, t. II, p. 72.

⁹ DJABARTI, *Revue rétrospective*, 2^e série, t. XII, p. 395.

L'éditeur a très mal compris la portée de ce passage quand il y voit un éloge de Kléber et un blâme à l'adresse de Bonaparte. (IBIDEM, p. 163.)

Cela suffisait-il pour le faire aimer, lui et les siens, comme il semble l'avoir pensé¹ ? Il est permis d'en douter.

Pour ceux toutefois qui perdraient de vue que les voies que suit la pensée orientale ne sont pas toujours les nôtres, disons que des actions qui, à notre sens, auraient dû lui nuire dans leur esprit, n'ont fait qu'augmenter leur admiration.

Ainsi, son départ furtif d'Égypte cause une pénible impression, et on ne peut s'empêcher de penser à la retraite de Russie où il abandonna ses troupes au moment le plus désastreux², ou à la bataille de Waterloo, après laquelle il revint si vite à Paris. On l'excuse pourtant, parce qu'on se rappelle que son indestructible imagination³ lui rendait, au moment même de ses plus grands revers, l'espoir de quelque nouvelle aventure plus grandiose et l'armait ainsi du désir de recommencer encore et toujours une autre partie. Mais, dira-t-on, en Égypte, on ne pouvait pas le connaître déjà sous ce rapport, et, pour son départ, qui semblait une fuite, ses soldats ont dû le maudire et les indigènes le mépriser.

En raisonnant ainsi, on se tromperait étrangement. « Tous les Français, dit le colonel Vigo-Roussillon, furent profondément surpris par la nouvelle du départ du général en chef. L'armée ne fut ni abattue ni découragée. Nous savions tous que tant que Bonaparte serait en Égypte, aucune négociation ne serait engagée pour nous en tirer⁴. » Bonaparte, en effet, ne voulait pas traiter avec les Anglais ; lui parti, on pouvait

¹ *Mémorial de St^e Hélène*, t. 1, p. 811.

² Voir VERETSCHAGIN, *Napoléon I^{er} en Russie*, pp. 278-279. « Une heure après la fuite de l'Empereur, dit René Bourgeois, je m'approchai d'un bivouac de la garde. Un chef de bataillon de grenadiers abordant un officier supérieur lui dit à haute voix: « Eh bien, le brigand est donc parti ? » — « Il vient de passer à l'instant », répondit son compagnon d'armes et de malheur, « il nous fuit comme en Égypte ».

³ Cfr. YORCK, t. 1, p. 162.

⁴ VIGO, p. 734.

espérer s'entendre avec eux, quitter l'Égypte où l'on souffrait tant, et revoir enfin la patrie. Or on ne maudit pas ceux qui nous rendent service.

Au moins, dira-t-on, le héros aura perdu son prestige aux yeux des indigènes.

Il s'en faut de beaucoup ! Le succès est tout aux yeux des Orientaux, et leur esprit rusé devait goûter les habiles tours de passe-passe de Bonaparte. « Deux jours après, dit Nakoula¹, le général Smith apprit son départ. Cette nouvelle lui fit une grande impression : il mit sur le champ à la voile pour le poursuivre, mais il ne put en apprendre aucune nouvelle, et n'en vit aucune trace. Bonaparte, saisissant l'occasion, s'était envolé comme un oiseau de sa cage, et avait échappé aux Anglais par son adresse, son extrême intelligence et son génie supérieur. C'est ainsi qu'avec le secours de Dieu, après un séjour de quatorze mois en Égypte, il se tira d'affaire et arriva à Paris. »

« On admirait surtout l'adresse qu'il avait mise à cacher son départ », dit Djabarti².

Réussir, tout est là et peu important les moyens : voilà l'idée des Orientaux.

XVII.

Pour conclure, et avant d'aborder l'exposé de la légende, nous dirons que plusieurs faits qui, à nos yeux, auraient dû faire impression aux Égyptiens, ne leur en ont pas fait et que d'autres, qui auraient dû les irriter ou les désenchanter, leur ont plutôt inspiré de l'admiration. En d'autres termes, la légende ne correspond pas trop aux réalités ; on va pouvoir en juger.

¹ Pp. 150-151.

² *Revue rétrospective*, 2^e série, t. XII, p. 305.

En somme, c'est peut-être encore le duc de Reichstadt qui a le mieux compris la question. Mis un jour en rapport avec le chevalier de Prokesch, il lui parla de l'Égypte : « Quel souvenir y a-t-on conservé de mon père, demanda le duc. — On ne s'en souvient que comme un météore qui a passé sur ce pays, en l'éblouissant. — Mais le peuple, qui eut alors à supporter les malheurs de la guerre, n'en a-t-il pas conservé un profond ressentiment ? — L'inimitié des habitants contre Napoléon a fait place à d'autres inimitiés. Il n'est resté pour son souvenir qu'une grande admiration... Le duc s'en étonna. Il comprenait bien que des esprits élevés eussent pu former un pareil jugement ; mais la multitude ? A son avis, — et l'on conviendra que ce n'était pas celui d'un jeune homme, — la multitude devait considérer le héros « comme elle regarde un beau tableau, sans pouvoir se rendre compte de ce qui constitue son mérite' ».

Bien rugi, lion ! Les créateurs de la légende ont admiré Bonaparte, mais plutôt à faux et sans trop découvrir où était sa véritable grandeur.

III. — LA LÉGENDE*.

I.

Avant de faire passer sous les yeux du lecteur la série des fragments que l'on connaît de la légende, il ne sera pas inutile de parler des noms que Bonaparte a eus en Égypte.

* H. WELSCHINGER. *Le Roi de Rome...* Paris, Plon, 1897, p. 340.

* Il ne faut pas perdre de vue qu'en Orient on ne connaît pas seulement la légende de Bonaparte, mais aussi son histoire véritable

En jouant sur les mots, on l'appelait Bounâbakht (édifice du bonheur) ou encore Boun-Abrât (sublimité de génie), Bouân-Bertat (la colonne dominante), etc.¹.

On l'appelait aussi Kébir, le grand. Les habitants du Caire disaient que Kléber est long (Taouil) mais que Bonaparte (Bounâbartèh) est grand (Kébir)².

Mais quand on dit que Sultan Kébir veut dire *sultan du feu*, on commet une plaisante erreur³, et la réalité est tout autre : « Ils (les mamlouks) répandirent au Caire mille bruits. Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils avaient ouï raconter ou appris par leur propre expérience bouleversait tellement leurs idées que cela les portait à croire au sortilège.

Nous n'avons pas à tenir compte de cette histoire, ni par conséquent des livres assez nombreux qu'on y a consacrés en turc ou en arabe. Tels sont :

Tarikh Bounâparté. Alexandrie 1249 (1833). C'est le premier volume d'un ouvrage qui devait en avoir huit ; rédigé (en turc) par Hassan-Efendi, il traite la période de 1795 à 1802.

Histoire (abrégée) de l'illustre Napoléon empereur de France. Dans le recueil appelé *Defnei asrar hukkami Europa ou Trésor des secrets des souverains de l'Europe*. (En turc ; voir Clot-bey, t. I, p. LIV.)

Histoire de Napoléon I, composée en arabe, avec le concours des meilleurs écrivains de l'Orient, par le colonel CALLIGARIS, fondateur de l'École militaire de Tunis, aide de camp de S. A. Ahmed-bey, etc., Paris, 1856.

Kitâb tarikh Nabolyon al awwal. Baïroute, 1868, in-8, 437 p. (en arabe).

C'est aussi un travail historique que contiennent les pp. 238-243 du manuscrit n° 889 de Munich (AUMER, p. 402), dû probablement à M. SABBAGH. (Conquête de l'Égypte.)

¹ EL MOHDY, Contes, t. II, p. 109. Kléber s'appelait Kaleb berr (forteresse du pays) et Menou, Men-hou (quel est-il ?). — Cfr. p. 475.

² EL MOHDY, t. II, p. 108. Ils prenaient bien évidemment le mot au sens moral. Aussi quand Trumelet (*Les Saints de l'Islam... Les Saints du Tell*. Paris, Didier, 1881, p. 195) dit que l'épithète d'El-Kébir accolée à un nom propre signifie l'aîné et ne se prend jamais dans le sens d'illustre, il ne faut admettre ce qu'il dit que sous bénéfice d'inventaire.

³ « Napoléon, que les habitants d'Égypte n'appelaient que le sultan

Le sultan français était un sorcier qui tenait tous ses soldats liés par une grosse corde blanche, et, selon qu'il la tirait d'un côté ou d'un autre, ils allaient à droite ou à gauche, se remuant tout d'une pièce ; ils le nommaient le *Père du feu*, pour exprimer la vivacité du feu de la mitraille et de la fusillade de son infanterie¹ ».

II.

Venons-en maintenant aux fragments de la légende.

Un témoin, cité par Barthélemy et Méry², est celui qui donne le plus de détails.

« Il n'est pas étonnant que les traditions de notre campagne d'Orient varient à l'infini chez un peuple doué d'une imagination vive et mobile. La plus curieuse est celle qui a été recueillie dans une tribu d'Arabes sur les bords du golfe de Suez. Elle nous a été communiquée par M. Rey-Dusseuil, qui a étudié l'Égypte en historien et en poète.

« Abou'l Féroué », proprement « homme à fourrure ». On l'appelle aussi Bounaberdi.

Kébir (père du feu), s'y était rendu très populaire. » (*Mém. de S^{te} Hélène*, t. I, p. 118. — « Au Caire, on avait surnommé Bonaparte le sultan Kébir, en d'autres termes le sultan du feu. » (RYME, p. 96.) Et dans Barthélemy et Méry :

« C'est le sultan Kébir ! c'est le maître du feu ! »

Ou « Gloire à Kébir, sultan du feu ! »

¹ *Commentaires*, t. II, pp. 308-309. — Nous connaissons d'ailleurs l'origine de cette imagination de la grosse corde blanche. Après la « journée, appelée pompeusement et assez ridiculement du nom de bataille de Chébréis », Mourad-Bey dit, pour se justifier de n'avoir rien entrepris, « qu'il avait trouvé les Français liés entre eux et attachés les uns aux autres avec des cordes, et n'avait pas cru pouvoir les entamer ». (*Mémoires du Maréchal MARMONT DUC DE RAGUSE*, 2^e édition, 1857, t. I, p. 380.)

² Edition belge, pp. 103-104. — Cfr. GOUIN, pp. 92-93. — *Revue des traditions populaires*, t. VI, p. 605.

« Il vint, il y a environ trente ans en Égypte, avec une armée plus nombreuse que les fourmis, et plus terrible que la sauterelle : on évalue les forces qu'il y avait amenées avec lui à mille myriades, et l'on dit qu'il possédait le pouvoir de commander aux *djinn* ou génies. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait trouvé l'anneau de Salomon, au moyen duquel il comprenait le langage des oiseaux et pouvait se transporter en un clin d'œil à des distances plus grandes que celle de la terre aux Pleiades. Tout le monde sait qu'on l'a vu le même jour au Caire et sous les murs de Jaffa.

» On varie beaucoup sur les motifs de son expédition en Égypte. S'il faut en croire le bruit le plus accrédité et qui est le plus vraisemblable, il entreprit cette guerre dans le but d'enlever la maîtresse d'un Bey de Mamelucks. C'était, à ce qu'on dit, une femme circassienne d'une beauté admirable ; sa figure ressemblait à une pleine lune, et sa taille à une branche de ban ; elle avait un nez comme la lettre *élif* ; des sourcils comme deux *nouns* renversés, et une bouche plus petite que la lettre *mim* ; en un mot, elle pouvait saisir le héros le plus redoutable avec le lacet fait de l'un des cheveux de sa tresse, et le rendre son esclave à jamais.

» Abou'l Féroué devint éperdument amoureux de cette beauté accomplie sur le rapport qu'un Cophte lui avait fait de ses charmes, et il résolut de l'obtenir à tout prix. Il avait offert pour elle à son maître dix provinces et cent villes opulentes et peuplées ; mais le Mameluck la lui refusa positivement, en disant qu'il ne donnerait jamais une musulmane à un homme qui croit en Dieu autrement que les disciples de Mahomet (Ellédhi jédjalou Lillahi Scherikan)¹. Ce fut alors que Bounaberdi rassembla une grande armée avec laquelle il vint en Égypte pour conquérir la belle Circassienne. On sait qu'il y vainquit les Mamelucks et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Équateur et aux pays de Habesh et de Soudan ; mais,

¹ Celui qui donne à Dieu un associé.

lorsqu'il fut en possession de celle qu'il adorait, cette femme sut lui faire comprendre qu'il vivait dans l'erreur, et Abou'l Férroué se fit aussitôt musulman avec toute son armée. »

Clot-bey¹ nous donne d'autres détails :

« Napoléon, le *sultan kébir* (le grand sultan), occupera toujours une place immense dans les traditions populaires de l'Orient ; j'ai souvent entendu des Égyptiens en parler avec enthousiasme. Dans un voyage que je fis à Suez, en 1834, je logeai dans la maison où Napoléon se reposa. Rien n'y est changé, pas même la couche où il a dormi ; je ne voulus pas avoir d'autre lit. Mon hôte était le même qui avait reçu le grand capitaine. Ce vénérable vieillard semblait rajeunir en racontant ce qu'il avait vu, ce qu'il avait appris du sultan français. « Abounaparte, disait-il, n'était pas l'ennemi des musulmans ; car, s'il l'avait voulu, il pouvait, *avec la pointe d'une aiguille, renverser toutes les mosquées*. Il ne l'a pas fait, que son nom soit toujours grand parmi les hommes. » Puis il ajoutait en finissant : « On nous assure qu'à l'heure de sa mort, là-bas sur un rocher de la vaste mer, où douze rois des pays chrétiens étaient parvenus à l'enchaîner, après l'avoir endormi au moyen d'un breuvage, les guerriers qui l'entouraient virent *son âme se poser sur le fil de son sabre*... Qu'il repose en paix ! ».

Quoique Nakoula soit un historien sérieux, certains passages de son livre nous semblent cependant être l'écho de légendes qui se formaient de son temps. Bonaparte, nous dit-il², « était d'ailleurs rempli de science et de sagesse : on dit même qu'il possédait l'art de deviner d'après les astres, car il annonçait d'avance à quelle époque devaient arriver les événements. Il répétait qu'il était celui dont l'arrivée était annoncée dans les écritures saintes, que nul autre ne viendrait après lui, et que c'était lui qui ferait régner la justice sur la

¹ Édition belge, t. I, p. LIV. — Cfr. GOUIN, p. 93,

² P. 132.

terre. Beaucoup d'Égyptiens le regardaient en effet comme le Méhdi¹ ; et ses habits à l'européenne étaient le seul obstacle à ce qu'ils ajoutassent foi à ses paroles ; s'il s'était montré à leurs yeux avec le vêtement nommé *fèredjé*, tout le peuple l'aurait suivi ».

Mais, quand il raconte les destinées ultérieures de Bonaparte en Europe, il nous semble moins être l'écho de légendes courantes que la victime de son imagination : « Telle était la position des Français en Égypte ; mais quant au lion victorieux, le prince des armées, Bonaparte, ce héros, après avoir traversé les mers et bravé les plus grands dangers, était arrivé sain et sauf dans la ville de Paris où il avait déployé les talents de la plus habile et merveilleuse politique ; les chefs de la république furent troublés de son retour et tremblèrent de crainte à son aspect. Ils ne pouvaient point revenir d'étonnement de ce qu'il avait pu échapper du pays des Arabes. Cependant ils le reçurent avec un air de colère et se proposaient même de le faire périr ; mais Bonaparte, déroulant devant eux une longue suite de blâmes et de reproches, leur adressa de vives réprimandes sur les actions méprisables auxquelles ils s'étaient livrés, sur leur conduite tortueuse et leur infâme perfidie. Il les accusa d'avoir transgressé les droits qu'ils tenaient de la loi, d'avoir abandonné dans des pays barbares l'élite des guerriers français sans leur porter secours et de les avoir exposés à une perte certaine. Un des chefs de la république se leva et commençait à s'excuser ; mais Bonaparte n'écouta pas ses excuses et l'accabla d'injures ; alors le chef le frappa de son épée à la tête. Bonaparte, sentant la douleur du coup, s'élança sur lui comme un lion furieux, et lui tira dans la poitrine un coup de pistolet qui le renversa mort, baigné dans son sang ; puis,

¹ C'est-à-dire le 12^e imâme de la race d'Ali, dont les musulmans attendent le retour.

aidé de ses compagnons, il fondit sur les autres et les poursuivit à coups d'épée et de fusil. Deux de ces chefs furent tués : c'étaient les deux qui lui portaient le plus de haine et s'étaient entendus pour le faire périr en Égypte.

» Après cette scène, les partisans de Bonaparte se réveillèrent et se répandirent au dehors en criant : « Vive le chef de notre nation, l'habile Napoléon ! Vive ce prince célèbre, ce lion indomptable ! ». Le peuple de Paris, entendant ce nom qui lui était cher, parcourut les rues en poussant des cris de joie et en répétant : « Vive Bonaparte, notre sauveur, le plus grand de notre république ! ».

» Lorsque les cris eurent cessé et que cet enthousiasme fut apaisé, Bonaparte tint un conseil avec les hommes les plus marquants de la république et les personnes chargées de la direction des affaires. Il leur adressa un discours dans lequel il les engagea à choisir un chef de la nation qui eût de l'expérience et fût capable de gouverner dans toutes circonstances. « Nul autre que toi, lui répondirent-ils d'une voix unanime, ne peut être le chef de notre république, et nous ne voulons être dirigés que par toi seul. » Et aussitôt ils lui décernèrent le titre de premier Consul, suivant l'usage des Romains¹. »

Un autre témoignage, celui de X. Marmier, nous permet de croire qu'en Égypte on attend son retour.

« Un jour, dit Marmier, le guide arabe qui m'avait introduit dans les profondeurs des souterrains de la grande Pyramide me dit, en me montrant un large sarcophage : « Voilà le tombeau de Bonaberdi ».

« La légende égyptienne range Bonaparte près des Pharaons qui doivent renaître². »

¹ Pp. 229-231.

² X. MARMIER, *Au Sud et au Nord*, pp. 119-120.

III.

De cette légende napoléonienne, que tant de personnes disent si riche, nous avons donné les quelques récits suivis que l'on connaît. Il nous reste à recueillir quelques traits isolés, également fort peu nombreux.

Est-il vrai qu'on ait cru un jour que Bonaparte avait vu Mahomet en rêve et avait reçu de lui des instructions et des promesses ? Ce serait là un trait pour la légende. Mais cette histoire ne repose que sur le témoignage de Napoléon¹ et, si même elle a couru vraiment, nous ne pensons pas qu'elle existe encore de nos jours dans le souvenir des Égyptiens.

Il n'en est pas de même d'un autre trait, beaucoup moins flatteur pour le héros : c'est que son nom est resté synonyme d'un certain ensemble de mauvaises qualités. Burckhardt, parlant du second fils de Méhémet Ali, Toussoun bey, dit de lui que « ses exploits d'extermination dans les guerres contre les Mamloucks et les Arabes en Égypte, l'avaient exalté aux yeux de son maître ; son indifférence totale pour la vie des hommes, son mépris de tous les principes de morale et sa jactance lui avaient procuré le surnom de Bonaparte qui le flattait infiniment et par lequel il était universellement désigné en Égypte² ».

En est-il encore de même ? Nous l'ignorons ; toutefois la *Revue d'Égypte*, qui se rédige dans ce pays, a rappelé, en 1894, ce passage de Burckhardt sans faire d'observation³.

Enfin, aux pages 21-22 d'un livre intitulé *Qatâif al latâif*⁴,

¹ *Commentaires*, t. II, p. 403.

² BURCKHARDT, *Voyages en Arabie*, traduit de l'anglais par J. B. B. EYRIÈS, Paris, t. II, p. 346.

³ *Revue d'Égypte*, t. I, p. 435.

⁴ Nous devons la connaissance de ce passage au savant professeur d'arabe égyptien au séminaire des langues orientales de Berlin, M. ZAGLOUL. Le livre en question est un recueil de contes, de légendes et de dictons, publié au Caire, en 1889, par une dame indigène, Madame Rose Saheb.

on trouve une anecdote dont Napoléon est le héros. Un soldat, pour satisfaire sa passion pour la boisson, a vendu la lame de son sabre et l'a fait remplacer par une lame de bois. Napoléon l'apprend et lui commande de trancher la tête d'un faux condamné. Mais le soldat prie Dieu de faire un miracle si le condamné est innocent, comme il le croit, et de changer sa lame d'acier en lame de bois.

Malheureusement l'anecdote est plus ancienne que Napoléon. On la racontait déjà de Frédéric II de Prusse, et même, dans un conte des Mille et une Nuits, de Hârôûne al rachid. C'est de là qu'on l'aura tirée pour l'attribuer à Napoléon, sans aucun motif d'ailleurs¹.

IV.

Nous espérons que notre exemple sera suivi et qu'on s'attachera à découvrir des sources que nous ne connaissons pas. Mais, dans ce travail, on fera bien d'user de critique et de se défier des affirmations sans preuves : elles abondent en notre matière.

Ainsi, pour enrichir la légende de Bonaparte, on se contente parfois d'une simple conjecture.

« Dans ses veilles du soir, dit l'*Expédition d'Égypte*², l'Arabe raconte SANS DOUTE les prouesses de ce corps de dromadaires qui troubla tant de fois le calme de ces déserts... »

Sans doute ! L'argument ne nous semble guère solide.

Mais ce sont les deux poètes Barthélemy et Méry qui, se servant du même argument, ont atteint le comble du grotesque et de l'extravagance³.

« El-Modhi amène avec lui toutes les tribus depuis le Takase, fleuve qui coule dans la Nubie et l'Éthiopie, jusqu'à la première cataracte qu'on trouve en remontant le Nil.

¹ Voir notre *Bibliographie arabe*, t. v, p. 173. (Bâsim le forgeron.)

² T. VIII, p. 472.

³ Pp. 127-128.

» Ces barbares, de retour dans leurs déserts, DURENT proclamer SANS DOUTE, les exploits merveilleux de notre armée ; que de bulletins arabes DOIVENT avoir été publiés sous les huttes d'Éléphantine ou dans les sépulcres de Luxor et de Thèbes ! *Aussi le nom de France est-il plus connu aujourd'hui encore chez les Wehabites et les Abyssins, que le nom du pays qu'ils habitent.* L'anecdote suivante en est une preuve entre mille¹.

» M. Taylor, dans une de ses laborieuses marches sous les tropiques, avait confié son sac de voyage à un Arabe de Karnac ; celui-ci, tout fier de son fardeau, prit subitement l'attitude d'un grenadier et marcha au pas, en disant : *Soldat français ! Soldat français Bonaparte !*

» Ce trait, qui nous a été raconté par M. Taylor, rappelle ces enfants bédouins qui causèrent tant de surprise à M. de Châteaubriand, en proférant le cri : *En avant, marche !* ».

Il est vrai que, dans ses *Commentaires* ², Napoléon nous dit que des strophes des poésies commandées par lui « ont été apprises par cœur et sont encore récitées au fond des déserts de l'Afrique et de l'Arabie ». Mais il nous semble que c'est là une simple affirmation qui aurait besoin d'être prouvée.

V.

Il y a aussi une légende napoléonienne en Algérie ; mais à la différence de celle de l'Égypte, elle ne se fonde sur aucun

¹ Ce n'est pas une preuve et les 999 autres seraient bien nécessaires.

² Le passage en question de Châteaubriand se trouve dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. VII, pp. 228-229, et t. VIII, p. 21.

On a vu plus haut que Gérard de Nerval a été accueilli par un juron essentiellement français (ci-dessus, p. 48).

³ T. II, p. 366.

souvenir personnel, sur aucune tradition locale : ce sont des récits de faits parvenus à la connaissance des Africains par différentes voies et transformés par leur imagination.

F. Mornand, parlant des conteurs arabes, dit que « quelquefois le conte s'élève à la hauteur de l'histoire, et l'empereur Napoléon lui-même est souvent le héros de ces épopées orales. Bien que le bruit de sa gloire n'ait retenti que par échos lointains et affaiblis au milieu des tribus arabes de l'Algérie, son souvenir paraît y avoir laissé une impression profonde, et, chose assez remarquable, ses actes et ses plans y sont appréciés avec beaucoup de justesse. On sait que sa pensée dominante était la ruine de l'Angleterre ; on n'ignore pas non plus que, succombant dans une lutte inégale, et victime de la trahison, il fut relégué dans une île déserte ; on a entendu dire qu'il était mort depuis, mais on ajoute peu de foi à cette nouvelle dans les douars arabes, et l'on n'est pas éloigné de croire qu'il reviendra bientôt pour étonner, comme par le passé, le Midi et le Nord, l'Orient et l'Occident¹ ».

Les Barbaresques, en effet, semblent, de tout temps, avoir été favorables à Napoléon. Parlant de son séjour à l'île d'Elbe, il disait à St^e-Hélène que « son pavillon était sacré pour les Barbaresques, qui d'ordinaire faisaient des présents aux capitaines, leur ajoutant qu'ils acquittaient la dette de Moscou. Le grand maréchal ajoutait que quelques bâtiments réunis de cette nation étant venus mouiller à l'île d'Elbe, y avaient donné beaucoup d'inquiétude : on avait interrogé ces gens-là sur leurs intentions, et fini par leur demander nettement s'ils avaient des vues hostiles ; ils avaient répondu : « Contre le grand Napoléon ? Ah ! jamais... nous ne faisons pas la guerre à Dieu² ! »

¹ *La vie arabe*, par FÉLIX MORNAND, 2^e édition, Paris, Michel Lévy, 1858, p. 67.

² *Mémorial de St^e-Hélène*, t. I, pp. 349-350.

Ce qui peut confirmer ces paroles, c'est que les Barbaresques, pendant l'expédition d'Égypte, se montrèrent, autant qu'ils le purent, favorables aux Français¹.

Mais que dit cette légende algérienne ?

Dans un petit livre précieux, où M. Froebel-Armansperg, a consigné les observations personnelles qu'il a faites avec beaucoup de sagacité pendant un assez long séjour en Algérie, il nous fait connaître la vie de Napoléon telle que la lui a racontée son maître de turc, Moustapha².

« Après la mort de l'empereur Hirkla (Héraclius), le successeur du grand Kissar (César), l'empire fut divisé et le pays des Français devint indépendant. Mais il n'était pas tranquille et le peuple n'avait pas de véritable gouvernement faisant régner l'ordre. C'étaient des troubles sans fin. Après plusieurs années passées dans le désordre, un homme d'un puissant esprit, du nom de Bonaparte, devint général de l'armée. Il rétablit l'ordre et fit de sages lois. Aussi les Français en firent-ils leur empereur. Il fit beaucoup de guerres et soumit à sa domination la plupart des pays de la chrétienté. Sa gloire était immense et rien ne pouvait lui résister. A la fin, il voulut subjuguier le pays des Moscovites pour se rendre de là dans l'Inde et y recueillir les grands trésors de cette terre. Il partit à la tête d'une armée immense, telle que le monde n'en avait jamais vue auparavant, pas même du temps de Pharaon ou du grand Iskender (Alexandre-le-Grand). Innombrables étaient les troupes, et la poussière qu'elles soulevaient dans leur marche obscurcissait la lumière du jour. Le grand empereur arriva dans le pays des Moscovites. Ceux-ci, au lieu de tenir bon, s'enfuyaient dès qu'ils l'apercevaient seulement de loin. Mais vint alors soudain l'hiver. L'eau des

¹ Voir BOULAY DE LA MEURTHE, *Le Directoire et l'Expédition d'Égypte*. Paris, Hachette, 1885, pp. 84 et 86.

² WILLIAM FROEBEL-ARMANSPERG, *Europa und die Anschauungen mohammedanischer Völker*. Leipzig, O. Wigand, 1890, pp. 78-80.

fleuves et des lacs devint solide comme la pierre et la neige tomba en grandes masses. Des milliers et des milliers de guerriers gelèrent et moururent. Bientôt la majeure partie de l'armée fut gelée. Bonaparte ne pouvait donc plus aller plus loin et il dut songer à fuir. Mais si les Moscovites apprenaient quelle était sa situation, il était perdu. C'est alors qu'il montra tout son génie. Il fit dresser en rang au milieu de la neige tous les guerriers gelés, car un homme gelé reste debout et ne tombe pas. Les cavaliers morts étaient tranquillement assis sur leurs coursiers raidis, sabre au poing. Les canons se dressaient devant les rangs ; à côté, les servants la mèche allumée dans la main gelée. On aurait dit à les voir qu'ils vivaient encore. Quand Bonaparte eut ainsi dressé son armée gelée, et se fut soustrait à la vue des ennemis, il réalisa sa fuite. Lorsque les Moscovites, rampant avec précaution dans la neige, aperçurent de près ces rangs immenses de guerriers immobiles, ils eurent peur et s'enfuirent à la hâte. Ils annoncèrent à leur chef militaire qu'il n'y avait pas à résister aux Français. Que, alors qu'eux-mêmes, ils devaient se protéger contre le froid au moyen des fourrures les plus épaisses, les guerriers français se tenaient là tranquillement en ordre de bataille. L'empereur Bonaparte était déjà heureusement de retour dans son pays, quand les Moscovites découvrirent la ruse. Ils s'étonnèrent extrêmement et admirèrent la haute sagesse de l'empereur.

» Bonaparte régna encore longtemps en France, jusqu'à ce qu'enfin il manqua un jour d'être la victime d'une conspiration de ses vizirs, qui étaient jaloux de la haute raison de leur maître et qui désiraient s'emparer de ses trésors. Il résolurent donc de le tuer et de se partager ses richesses. Une nuit fut choisie à cet effet et les conjurés, avec leurs complices, pénétrèrent dans le palais de l'empereur. Mais on ne put le trouver nulle part. Dans sa sagesse, il avait deviné leur plan et s'était retiré dans la tour du château. Les

conjurés firent sauter la porte qui menait à l'escalier de la tour et se hâtèrent de gagner le haut du bâtiment, afin d'en précipiter Bonaparte. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction quand ils virent l'empereur bien au-dessus d'eux ! il était tranquillement installé dans une nacelle qu'un grand globe rouge entraînait en haut vers le ciel. Quand Bonaparte aperçut les conjurés, il lança sur eux de sa barque des grenades et des bombes, qui en tuèrent un grand nombre. Mais lui-même, il prit son vol vers l'Angleterre, où il atterrit heureusement avec tous ses trésors. Pour échapper à ses perfides serviteurs, il avait donc inventé le ballon ! »

La fin de l'histoire se trouve un peu plus haut : « Le grand empereur Bonaparte, chassé par les Français, s'enfuit avec ses immenses trésors chez les Anglais, qui le reçurent fort bien. Reconnaissant de l'hospitalité qu'on lui avait accordée, il leur légua toutes ses richesses. C'est ainsi que les Anglais se sont enrichis' . »

Ailleurs, il y a encore un trait qui complète la légende de Moustapha.

« Charles X envoya une armée contre Alger. Cette armée débarqua à Sidi Ferrouge, derrière la ville. C'était là la seule voie pour pénétrer dans la ville. On en devait la connaissance au grand empereur Bonaparte, qui, un jour, était venu déguisé à Alger, pour voir comment on pouvait prendre la ville. Mais il trouva que la conquête d'Alger n'était pas digne de lui ; toutefois il en dessina un plan : c'est ce plan que Charles X suivit* . »

Dans un article que M. L. Jacobowsky a consacré dans la *Vossische Zeitung* à Napoléon I dans la légende arabe³ et où il reproduit notamment l'histoire que nous avons aussi empruntée à M. Frœbel, il ajoute quelques nouveaux détails, qu'il doit au savant professeur de Leipzig, M. Hans Stumme.

¹ Page 78.

² Pages 81-82.

³ *Napoléon I in der arabischen Legende. Vossische Zeitung* du 25 août 1895, *Sonntagsbeilage*, n° 34.

“ En Algérie et en Tunisie, nous dit-il, il y a une foule d'anecdotes qui s'occupent de Napoléon I ou de Napoléon III. Napoléon I y apparaît souvent en qualité de héros fort comme un géant. Les Arabes n'ignorent pas le sens du mot français de lion et ils voient dans Napoléon un *abou lion*, c'est-à-dire un père de lions. ”

M. Jacobowski pense que l'évasion de Napoléon lors de la conjuration de ses vizirs pourrait bien être une réminiscence de la légende du bateau mis en mouvement par des aigles, qui figure dans l'histoire arabe de Nemrod. La ressemblance nous paraît assez éloignée et nous trouvons, d'ailleurs, tout naturel que l'auteur de la légende ait pensé aux ballons, qui, on se le rappellera, ont joué un certain rôle en Égypte.

Mais il aurait pu signaler deux autres ressemblances. Mustapha a raconté à M. Frœbel¹ qu'un bey d'Alger, pour échapper aux exigences de sa milice, s'est, une nuit, réfugié secrètement dans la citadelle, où, désormais, il fut maître de la situation. Les détails qu'il donne prouvent que cet événement l'a frappé ; il pouvait donc, tout naturellement, l'avoir employé pour Bonaparte qui se réfugie dans sa tour.

D'autre part, on peut voir dans l'histoire des soldats morts qui défendent Bonaparte en Russie, un souvenir du roman d'Antar : Antar mort défend une dernière fois sa tribu contre ses ennemis².

En terminant, M. Jacobowsky dit “ qu'il est hors de doute que, dans le nord de l'Afrique, il circule encore un grand nombre de traditions sur Napoléon ». Il ajoute cependant que les nombreux volumes de poésie populaire nord africaine qu'il connaît n'en contiennent aucune.

Voici donc encore une fois ce double fait que nous signalons chaque fois qu'il s'agit de la légende arabe de Napoléon. On

¹ Pp. 73-74.

² Pour la mort d'Antar, voir notre *Bibliographie arabe*, t. III, p. 122, n° 101.

sait qu'elle existe et qu'elle a un grand développement, mais on ne peut rien ou presque rien en raconter. Il serait donc désirable que l'on voulût bien nous suivre dans la voie que nous venons de parcourir, et glaner partout comme nous avons essayé de le faire. Que surtout ceux qui en auront l'occasion et les moyens interrogent les indigènes et les fassent raconter : car, plutôt que dans les livres, c'est chez le peuple qu'on a chance de retrouver encore des fragments de la légende napoléonienne¹.

¹ Pour les autres pays de l'Orient, les renseignements que nous avons pu réunir sont bien peu nombreux.

En *Arabie*, Du COURRET nous dit : « Ici, le martyr de Ste-Hélène est toujours le géant haut de cent coudées ». (*Les mystères du désert*, t. II, p. 201.)

En *Perse*, la légende semble plutôt être en voie de formation, comme nous l'apprend le savant et ingénieux GOBINEAU.

Dans un entretien qu'il eut avec le prince Thamas-Mirza « il fut question de Napoléon I, le héros favori des Asiatiques, et héros tellement apprécié qu'il n'existe guère de prince entre la Méditerranée et la mer de Chine qui ne se le propose, in petto, pour modèle. Cependant, ce qu'ils savent de son histoire est, en général, très limité. Ils recherchent avec passion les portraits du conquérant, et la plupart des maisons bien tenues ont trouvé le moyen de s'en procurer quelque exemplaire ou du moins un de ces tableaux de bataille, fortement enluminés, que la rue Saint-Jacques prodigue au monde entier. Quant à une histoire positive, les Anglais se sont chargés de faire traduire l'ouvrage de sir Walter Scott. On aurait pu choisir mieux ; mais les Persans, avec leur esprit inquisitif et méfiant, voyant que tout ne répondait pas, dans le livre qu'on leur offrait, à l'idée qu'ils se sont faite du héros, ont supposé que l'édition anglaise n'était peut-être pas impartiale et souhaitent vivement en avoir une autre. Ils sont occupés, en ce moment, à traduire M. de Norvins. Je ne pense pas cependant qu'ils s'en tiennent là, et dans quelques années ils auront certainement résumé leurs impressions et coordonné les faits de telle manière qu'il en sortira quelque petit livret du genre de ceux qui couvrent déjà la Perse, et où le personnage de Napoléon, en grandeur, en puissance, en génie surhumain, sera devenu précisément le contraire le plus exagéré de ce que les *Lettres de Paul* ont

prétendu le faire. Toute la conversation de Thamas-Mirza tournait à démontrer cette vérité ». (*Trois ans en Asie*, de 1855 à 1858, Paris, 1859, p. 169.)

En *Turquie*, peu de chose aussi. « Il n'y a guère de Turcs, je ne parle que des gens simples, qui ne connaissent l'existence de Napoléon I^{er}, ce grand guerrier qu'ils considèrent comme le Tamerlan de l'Occident. » (WANDA, p. 59.)

En *Afrique*, Corbière rapporte qu'à la vue d'un portrait de l'empereur, un roi nègre s'écria « Nabolone », et qu'il appelait le drapeau tricolore « Lancoute Nabolone », la ceinture de Napoléon. (*Revue des traditions populaires*, t. VI, p. 387. Cfr. *Expédition d'Égypte*, t. IX, pp. 72-73.) Et pour le Soudan, SCHWEINFURTH (*Im Herzen von Afrika*, 1875, t. II, pp. 473-474, cité par Jacobowski) nous dit qu'on y sait que Bonaparte, le sultan Kébir, a dû se soumettre au sultan de Constantinople, souverain de tous les croyants.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. INTRODUCTION	3
II. LES FAITS ET GESTES DE BONAPARTE EN ÉGYPTÉ	9
La religion	10
La poésie	42
Les fêtes	51
Les sciences	53
Les réalités de l'expédition	55
III. LA LÉGENDE	66
En Égypte	68
En Algérie	75
Autres pays orientaux.	81



JARRE DES MATIÈRES

11
12
13
14
15
16
17
18





DEQUESNE-MASQUILLIER & FILS
25 Grand'Rue, 25





D Ne 105

ULB Halle
000 862 193

3/1



